
ARCHITECTURE FLUIDE, MOBILITÉ URBAINE ET RECHERCHE-ACTION

Hugues Bazin, mai 2014

CONTENU

Mobilité urbaine et recherche-action	2
Éléments méthodologiques et épistémologiques en débat sur la recherche-action	4
La recherche-action, une parole en acte.....	4
Psychosociologie et l'origine léwinienne	5
Microsociologies et analyse institutionnelle	6
Sociologie de l'intervention et recherche-action participative.....	8
Approche de la complexité et recherche-action intégrale.....	10
Légitimité scientifique d'une recherche impliquée et de ses dispositifs méthodologiques	11
Champs contemporains d'implication et d'application de la recherche-action, un tiers espace scientifique.....	14
Les formations par la recherche-action	14
Les dispositifs de partenariat collaboratif ou recherche participative.....	16
L'exemple des « Réseaux Wresinski »	17
Les appels à projets basés sur le travail collaboratif en recherche	17
Les laboratoires sociaux	18
Architecture fluide et dispositifs collaboratifs	20
Assemblage architectural et principe d'architecture située	20
« La grande ville 24 heures chrono », une architecture ouverte	22
Quelques pistes de travail	26
Travailler en situation : les conditions de la rencontre et de la participation	27
Adopter une posture réflexive : le principe du décalage et de la multiréférentialité.....	28
Création d'un tiers espace pour inventer de nouveaux dispositifs.....	30

MOBILITÉ URBAINE ET RECHERCHE-ACTION

Sous l'intitulé « architecture fluide », nous proposons d'articuler mobilité urbaine et recherche-action, démarche architecturale et scientifique en essayant d'envisager les synergies possibles. Cette proposition est née sous l'impulsion de l'opération « La grande ville 24 heures chrono » initiée par le Bureau de la Recherche Architecturale, Urbaine et Paysagère du ministère de la Culture entre 2012 et 2013. Ce programme vise à rapprocher chercheurs et praticiens d'une part, chercheurs et acteurs d'autre part, par le biais d'une pratique croisée sur un terrain. Le thème de la mobilité a été retenu comme axe de croisement à travers une série d'expériences événementielles conçues par des équipes mixtes (architectes, chercheurs et artistes) entre lesquelles le public était invité à circuler durant 24 heures (31 mai – 1er juin 2013), expérimentant différentes mobilités sur huit sites de l'activité métropolitaine en Ile de France : pôles scientifiques, économiques, bassin de vie, nœuds de circulation, lieux névralgiques ou en devenir.

L'observation de cet événement et la rencontre des équipes nous a permis de comprendre qu'aborder une écologie des mobilités (flux, orientations, destinations, destins des personnes, lieux, objets) nécessite une écologie du regard sur l'organisation du territoire (partage de l'espace public, maîtrise d'usage, espaces marchands, etc.). « Par le regard on peut voir autre chose que le contour, reconstruire une phénoménologie du monde qui montre les choses excitantes, chaque objet à des lignes qui s'inscrivent dans une mobilité (ex boucle de métro), le territoire est organisé en termes de ligne sur lesquels des flux sont possibles »¹.

Comprendre que la recomposition du territoire passe par l'ouverture d'un autre imaginaire implique de s'appuyer moins sur des corps de métiers selon une spécialisation verticale, que sur une distribution spatiale des compétences en situation. C'est ce que nous appelons le « tiers espace », une notion qui sera développée tout au long de cet article. Nous pouvons ainsi concevoir qu'émergent des formes de régulation et de valorisation à l'instar de l'architecture mobile ou fluide.

L'urbanisme devient mobile et modulable en fonction des besoins des habitants. L'architecture mobile signifie ainsi une architecture disponible pour une société mobile, c'est l'habitat décidé par l'habitant à travers des « infrastructures non déterminées et non déterminantes »². Au concept d'architecture mobile, nous ajoutons celui d'« architecture fluide » selon le principe que « l'habitation est une action, et non un objet »³. La construction n'est jamais achevée, mais doit au contraire évoluer avec le temps et les divers acteurs /habitants qui y laisseront leurs empreintes. Il n'y a pas de formes prédéterminées, c'est le travail sur les matériaux qui donne forme. C'est une construction qui participe à un écosystème, elle évolue suivant les manières d'exister.

Les questions de crise économique, de développement durable, d'urbanités nouvelles conduisent vers un nouvel âge de la mobilité. L'automobile perd son emprise au profit d'une large palette de déplacements. Cette offre multi modale (rapides et lents, mécanisés et doux, individuels et collectifs, etc.) ne concerne pas simplement la dimension technique des transports et de l'aménagement urbain, elle renvoie aux principes écosystémiques d'une diversité et d'une interdépendance dans les manières de vivre en ville et d'habiter la ville.

Par exemple, les mobilités soutenables dites "douces" comme la marche exigent une véritable organisation et production de l'espace public. On ne peut découper la ville uniquement de manière fonctionnaliste segmentant les activités humaines. À déposséder l'habitant de ses capacités à faire la ville, les modes décisionnels sont en

¹ Nicolas Texier, architecte, membre du collectif Bazar Urbain, entretien 2013.

² Yona Friedman, *L'architecture mobile*, Paris : Casterman, 1970 (1958, tirage limité polycopié).

³ Patrick Bouchain, *Simone et Lucien Kroll, une architecture habitée*, Paris : Actes Sud Éditions, 2013, (Coll Architecture)

difficultés dès qu'il s'agit de prendre en compte de manière non hiérarchique, mais circulaire la complexité de la vie sociale contemporaine. Les transformations de la mobilité offrent alors une opportunité de replacer l'humain au centre avec sa capacité de maîtrise d'usage. Autrement dit, la mobilité n'est plus une simple mesure du temps et de l'espace, elle devient une compétence du citoyen coproducteur de l'espace-temps urbain.

« La "marchabilité" ou le déplacement est profondément lié à la fragmentation sociale et économique »⁴. L'espace public est interrogé en termes d'expression, de contrôle, de fermeture, de marchandisation, de fonctionnalité. « Il y a une dimension politique. Dans l'exemple de l'espace aéroportuaire les questions de statut, de ségrégation, de limite dure sont posées. Quelles sont les conditions d'un espace collectif même temporaire qui permettent de faire lieu dans un espace qui n'est pas prédisposé ? On s'inscrit dans un rapport social qui renvoie à la question de la représentativité dans un espace d'infrastructure collectif »⁵.

L'usager n'est pas un simple client, un passant que l'on doit gérer dans un espace public formaté selon tel ou tel équipement ou fonction. Par son déplacement il restaure une continuité spatiale renvoyant aux questions d'accessibilité et de mixité sociales. Le marcheur devient un générateur de la ville, ce sont des mouvements d'urbanité active. Il n'est jamais tout seul dans la nature, il rejoint quelqu'un ou un transport, il provoque des rencontres, des situations. Le citoyen arpenteur est multi-actif.

Ce n'est pas sans questionner les formes de gouvernance (maîtrise d'ouvrage) et les modalités professionnelles contractuelles (maîtrise d'œuvre). Cette pensée de l'urbain comme un écosystème interroge les dispositifs et les positionnements socioprofessionnels. Elle nécessite de nouveaux paradigmes, de nouveaux outils conceptuels et méthodologiques, de nouveaux dispositifs collaboratifs.

Si la mobilité est une action et que l'architecture devient mobile, appropriable et transformable, alors la recherche-action peut se concevoir également comme une architecture fluide qui s'incarne dans des laboratoires sociaux. C'est une forme de recherche in situ offrant la possibilité à un « morceau de société » de travailler sur lui-même en utilisant des ressources humaines disponibles. Il s'agit notamment des compétences investies par les acteurs en situation. Cette donc une connaissance situationnelle qui réunit les acteurs concernés au-delà du cercle des experts dans l'expérience même du processus.

La posture de l'« acteur-chercheur » décrit cette capacité d'entrer dans la démarche réflexive de celui qui « apprend en transformant ». L'architecte peut être considéré comme un praticien réflexif et l'acteur comme un concepteur architecte. Penser et agir autrement commencent donc par une mise en décalage des postures socioprofessionnelles classiques et dans le jeu ainsi créé, acquérir une liberté de mouvement entre une attitude d'extériorité vis-à-vis des situations vécues et la capacité de s'engager en situation.

C'est une invitation à établir de nouvelles correspondances entre mobilité sociale, spatiale et mentale à l'instar de la notion de « reliance » qui se montre pertinente autant dans le domaine des sciences sociales que celui de la mobilité. Elle décrit cette capacité à créer des liens inédits, des opportunités et des synergies entre des champs différents de l'expérience. Au développement en archipel correspond une « pensée archipel ». La mobilité est alors autant une manière d'agir la ville que de la penser.

Dans une première partie nous aborderons toutes les dimensions relevant d'une démarche en recherche-action. Ce terme est souvent utilisé dans des cadres très différents, parfois contradictoires. Il nous paraît important et nécessaire de faire un point théorique en relevant tous les aspects méthodologiques et épistémologiques à travers la richesse historique de cette démarche et de ses différents courants que nous mettons en débat. Nous essaierons dans un second chapitre de détailler, sans prétendre à l'exhaustivité, les champs contemporains d'application de cette démarche que caractérisent un « tiers espace scientifique ». En

⁴ Sabine Chardonnet Darmaillacq, architecte, enseignant-chercheur ENSA Paris Ma laquais, entretien, 2013.

⁵ Sébastien Penfornis, architecte (Taktyk), entretien 2013.

dernière partie, nous reviendrons sur l'idéal-type d'une architecture fluide que nous tenterons d'appliquer comme modèle d'analyse de l'opération 24 Heures Chrono pour dégager en conclusion des pistes de travail possibles en termes de laboratoire social.

ÉLÉMENTS MÉTHODOLOGIQUES ET ÉPISTÉMOLOGIQUES EN DÉBAT SUR LA RECHERCHE-ACTION

La recherche-action n'appartient pas au domaine académique, elle n'en est pas moins une « science impliquée » et c'est là tout le débat. Ce débat peut paraître très théorique et ne concerner que les chercheurs patentés. C'est oublier que la recherche-action place l'humain au centre des processus sociaux dans sa capacité réflexive et transformatrice. En conséquence tout débat concernant la recherche-action est également un débat de société caractérisant les enjeux d'une époque. Notre époque se distingue particulièrement par la nécessité de prendre en compte une complexité et c'est sans doute pour cette raison que la recherche-action qui plonge ses origines dans la réalité tourmentée du XXe siècle retrouve une vigueur en ce début de millénaire.

LA RECHERCHE-ACTION, UNE PAROLE EN ACTE

L'académisme se caractérise par l'organisation d'un corpus et de son enseignement universitaire selon une nomenclature disciplinaire à l'instar de la sociologie ou de la psychologie. La recherche-action ne peut s'enseigner en tant que discipline, car elle exige une implication personnelle instaurant une réflexivité⁶. C'est la situation d'implication qui nous enseigne et dans un rapport distancier nous permet de généraliser une démarche.

Les sciences sociales ne se conçoivent pas seulement dans le secret des laboratoires universitaires et ne s'apprennent pas uniquement dans l'alcôve des bibliothèques, c'est un processus autant intellectuel que situationnel, une compréhension des questions sociales autant qu'une démarche engagée en société.

La recherche-action enracine cette conception au cœur de la réalité humaine. C'est une parole en acte, une pratique avant d'être un discours. Elle ne craint pas les situations complexes. Son mode d'implication offre la capacité de tirer un savoir des pratiques sociales et d'accéder ainsi à la compréhension d'un fait social dans la totalité de ses composantes. Cela conduit au principe que la transformation provoquée par une action peut être source d'une connaissance qui sera immédiatement réinvestie en situation dans le processus en cours. C'est une manière d'indiquer que les domaines de l'action et de la recherche ne sont pas séparables. C'est une connaissance « par » et « pour » l'action qui informe ce qu'elle décrit dans une relation circulaire.

La recherche-action n'est pas de la recherche et/ou de l'action, elle est dans cet aller-retour qui amène à sortir et retourner à l'action. Elle s'incarne dans la posture hybride de l'acteur-chercheur qui se situe ni comme acteur, ni comme chercheur mais dans cette boucle. Effectivement, le premier porteur d'une recherche-action fait déjà partie en tant qu'acteur de son de champ de recherche (*fielworker*), il est acteur avant d'être chercheur, puis développe une réflexivité où il se prend lui-même et la situation vécue comme matériaux de recherche.

⁶ La réflexivité induite le mouvement de se prendre soi-même et son expérience comme matériaux de recherche et de mesurer en retour l'influence de cette connaissance dans le changement de sa pratique. La réflexivité appartient à l'outillage de l'analyse sociologique en situation (ethnométhodes) et participe à clarifier la posture de l'acteur-chercheur en situation.

La recherche-action se distingue pour cette raison à la fois de la « recherche positiviste »⁷ qui sépare la posture de recherche de l'implication en situation et de « l'ingénierie de projet » qui sépare la posture de l'expert du praticien. Évitant la coupure méthodologique, sectorielle ou disciplinaire, la recherche-action est à la fois une pensée qui relie et une mise en lien qui produit de la connaissance. Cette « éthique de reliance » pour reprendre la terminologie d'Edgard Morin⁸ aborde le pragmatisme de l'intelligence sociale⁹ et la science de la complexité¹⁰ comme les deux faces d'une même réalité processuelle.

La pratique est une théorie en acte comme le souligne la praxéologie¹¹. La réflexion est donc systématiquement mise en œuvre dans le dispositif d'action tout en gardant une visée pratique qui tente de répondre le plus justement possible aux problèmes posés concrètement. C'est en cela une action associée à une stratégie qui nourrit une science de la pratique ou « praxis » : une action informée par une théorie pratique qui, en retour, informe et transforme cette théorie dans une relation dialectique. Dans ce mouvement d'autoformation, l'acteur-chercheur accroît son niveau de compétence. Il prend conscience de sa capacité d'auto expertise et de son rôle historique d'orienter le cours des événements.

Pour gérer ce rapport entre implication et distanciation, la recherche-action puise dans les différentes disciplines en sciences humaines et sociales sans se confondre avec l'une d'entre elle. Ce caractère « indisciplinaire » et transdisciplinaire¹² ne facilite pas son repérage et sa reconnaissance comme forme scientifique, ce qui explique bien souvent qu'elle soit réduite à une méthodologie d'intervention sociologique au service des sciences universitaires. Il serait plus juste de comprendre la recherche-action comme une démarche existentielle s'exprimant à travers une science de la pratique prenant à rebours l'objectivité des sciences positivistes. Nous allons mettre en débat les courants historiques de la recherche-action qui, depuis plus d'un demi-siècle, traduisent les manières originales de dépasser l'opposition entre recherche impliquée et recherche positiviste.

PSYCHOSOCIOLOGIE ET L'ORIGINE LÉWINIENNE

Démarche complexe ou simple méthodologie ? Cette confusion est entretenue dans la manière de retracer l'historique de la recherche-action. Il est effectivement courant d'attribuer la paternité d'une « recherche en acte » (*action research*)¹³ à Kurt Lewin (1890 – 1947).

⁷ La tradition positiviste à l'instar des sciences naturelles, pense que le monde social est soumis à des lois impersonnelles qu'on doit pouvoir découvrir par des méthodes scientifiques sans entrer dans le jeu des interactions humaines et de leurs interprétations. L'homme, les faits sociaux sont considérés comme des objets d'une science « objective ».

⁸ Edgar Morin, *La méthode 6 "Éthique"*, Paris, Éditions du Seuil, coll Points Essais, 2006 .

⁹ L'intelligence sociale se traduit par la capacité à créer du lien : la compréhension collective d'une situation et la résolution d'un problème nécessitent des liens inédits entre les éléments hétérogènes d'un contexte. C'est une conjugaison de stratégies, de concepts, d'idées entre la recombinaison d'éléments existants et la recherche de modèles alternatifs. Elle participe à des formes écosystémiques remédiant au manque de moyens ou de reconnaissance. Elle contribue au capital social des « personnes sans capital ».

¹⁰ Selon la pensée complexe, à l'image du fil et de la tapisserie « le tout est dans la partie qui est dans le tout. Un tout est plus que la somme des parties qui la constituent ». Cette approche permet d'accéder au réel dans sa totalité et dans son évolution. C'est un système ouvert qui intègre les notions de crise, de désordre, d'auto organisation, de hasard, d'incertitude.

¹¹ Les travaux en praxéologie visent l'analyse détaillée de la morphologie et de la typologie des processus d'action : Tadeusz Kotarbiński, *Traité du travail efficace* (Traktat o dobrej robocie, trad du polonais coordonné par Jean-Luc Dumont), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2007.

¹² Tout en se nourrissant des disciplines, la transdisciplinarité est à la fois entre les disciplines, à travers les différentes disciplines et au-delà de toute discipline. Elle ne recherche pas la maîtrise de plusieurs disciplines, mais l'ouverture de toutes les disciplines à ce qui les traverse et les dépasse. Elle est donc multiréférentielle et permet d'accorder l'unité d'une science et la multidimensionnalité des approches scientifiques.

¹³ Le terme apparaît dans un article : Kurt Lewin, "Action Research & Minority Problems," *Journal of Social*

Avant tout chercheur théoricien, Kurt Lewin est principalement reconnu pour ses travaux sur les dynamiques collectives visant à l'amélioration de l'efficacité individuelle et sociale par le groupe. Ils ouvrirent le champ de la psychologie du travail et aux méthodes de formation psychosociale en groupe restreint.

Dès le début c'est l'orientation méthodologique qui est donc mise en avant à travers le principe de l'expérimentation sociale : il s'agit d'introduire le processus de recherche au sein même de la résolution des problèmes sociaux en permettant aux acteurs concernés de problématiser leurs situations et de les améliorer. Il n'y a donc pas de séparation entre la compréhension d'une situation et sa théorisation. C'est une approche inductive où l'on éprouve les faits avant d'en extraire des leçons généralisables.

Bien que fondée sur la participation, l'expérimentation de type léwinienne maintient la séparation entre chercheur et acteur. L'expérimentateur est celui qui pose une hypothèse au groupe et la vérifie en situation dans la manière dont le groupe se saisit des outils de l'expert pour résoudre un problème. L'expérimentation consiste à changer différents paramètres concourants à la situation et en mesurer les effets produits. Par exemple, de nouveaux modes d'interactions sont instaurés au sein d'un groupe dans une institution ou une entreprise et en même temps le groupe génère un modèle d'analyse pour comprendre les changements qui en découlent. Se créent ainsi de nouvelles normes ou modalités du fonctionnement qui tendent à améliorer l'organisation collective de la structure.

Immigré allemand échappé du Nazisme, Lewin relie sa démarche à des valeurs, un modèle culturel, une idéologie de type démocratique. La formation par la recherche-action représente une manière de résister aux systèmes autoritaires par le changement : quand les gens cherchent, ils changent de point de vue et le travail de groupe change les participants.

Si les préoccupations de Lewin appartiennent plus au champ de la recherche fondamentale dont il calque les méthodes, les applications de sa théorie par ses élèves seront beaucoup plus pragmatiques, notamment à travers le dispositif du *Training Group* (groupe de formation).

MICROSOCIOLOGIES ET ANALYSE INSTITUTIONNELLE

L'approche léwinienne est de type expérimentaliste avec sa recherche de « lois » de la vie sociale. Le côté rationnel, planifié et normatif de l'intervention est contesté dans les années 70-80 notamment en France par des chercheurs de l'université Paris VIII Saint-Denis¹⁴ porteurs du courant de l'analyse institutionnelle.

Georges Lapassade invoque à ce propos une « nouvelle recherche-action »¹⁵ nourrie par différentes approches :

- **L'Ethnographie** transpose la démarche anthropologique aux milieux urbains en particulier à travers les techniques de l'observation participante (voir note suivante), de l'entretien biographique et des récits de vie produits conjointement par le chercheur et le sujet. C'est par l'intervention sociale et le

Issues 2, no. 4, 1946, p. 34-46.

¹⁴ René Lourau : *L'instituant contre l'institué*, Paris, Anthropos, 1969 - *L'analyse institutionnelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1970. - *Le journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Paris Méridiens Klincksieck, 1988.

Georges Lapassade : *L'Entrée dans la vie*, Paris, Minuit, 1963. - *L'Analyseur et l'analyste*, Paris, Gauthier-Villars, 1971. - *L'Ethnosociologie, les sources anglo-saxonnes*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1991 - *Microsociologies*, Paris, Anthropos, 1996.

Remi Hess : *La Socianalyse*, Paris, Éditions universitaires, 1975. - *La Sociologie d'intervention*, Paris, Presses universitaires de France, 1981. - *L'observation participante dans les situations interculturelles*, Paris, Anthropos, 2006. - *La pratique du journal : l'enquête au quotidien*, Paris, 2^e éd. Téraèdre, 2010.

¹⁵ Georges Lapassade, « De l'ethnographie de l'école à la nouvelle recherche-action », Document Dactylographie, Université Paris VIII, 1993.

journalisme d'enquête qu'elle fut initiée dans les années 30 avec les sociologues de l'université de Chicago¹⁶.

- **L'observation participante** contribue à la démarche ethnographique. Elle d'écrit une pratique d'immersion partielle ou totale d'un chercheur sur un terrain où il « observe » en vivant avec les gens, en partageant leurs activités. L'ouvrage de référence en la matière est l'étude détaillée de Whyte auprès des bandes de jeunes immigrés italiens d'un quartier de Boston¹⁷.
- **L'ethnométhodologie** indique que tous acteurs développent des méthodes pour comprendre leur situation selon un raisonnement pratique sur la manière dont ils forment leurs jugements, parviennent à une compréhension mutuelle, s'accordent sur leur connaissance de sens commun des structures du monde sociale. Le langage d'auto-analyse adopté n'est pas le langage savant de l'expert extérieur, mais celui commun partagé par les acteurs en situation, l'essentiel des mots nécessaires à cette analyse interne puise dans un langage « profane ». L'approche ethnométhodologique a été initiée par Harold Grafinkel¹⁸.
- **L'interactionnisme symbolique** se fonde sur l'idée que la société est le produit des interactions entre les individus, et non le contraire où les structures sociales dicteraient les comportements. Cette compréhension d'une socialisation par les interactions fut initiée par George Herbert Mead¹⁹.
- **L'analyse institutionnelle** étudie la relation de l'instituant à l'institué entre l'auto-production d'un ordre social et l'institution d'un ordre établi. Elle instaure la capacité d'auto-analyse à l'intérieur de l'institution, les acteurs deviennent analyseurs particulièrement à travers les formes de déviations et de conflits qui mettent à jour la dimension institutionnelle cachée, mais présente, dans les situations analysées, comme les rapports de pouvoir.
- **La socioanalyse** emprunte à la démarche psychanalytique transposée aux groupes et institutions. Elle a pour but de découvrir les mécanismes sous-jacents dans les relations de pouvoir, le gouvernement des pratiques et l'interprétation de l'action.

Remarquons que toutes ces approches appartiennent assez logiquement au domaine de la microsociologie²⁰ ou sociologie du quotidien²¹ puisque le chercheur est impliqué dans des situations sociales à dimension

¹⁶ Deux études ethnographiques constituent une référence : Nels Anderson (*The Hobo: The Sociology of the Homeless Man, 1923*) *Le hobo, sociologie du sans-abri* Paris, Armand Colin, Coll Bibliothèque des classiques, 2011. - Howard S. Becker (*Outsiders: Studies in the Sociology Deviance, 1963*) *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* Paris, Métailié, Coll Observations, 1985.

¹⁷ William Foote Whyte, (*Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum, 1943*), *Street Corner Society*, Paris, La Découverte, 1995.

¹⁸ Harold Grafinkel, (*Studies in Ethnomethodology, 1967*) *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, coll Quadrige Grands textes, 2007. Ce courant est animé et actualisé en France : Michel de FORNEL, Albert OGIEN, Louis QUÉRÉ, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, 2001.

¹⁹ George Herbert Mead, (1934), *L'esprit, Le Soi, La société*, Paris, Puf, 2006. Cette approche ouvre la voie aux dimensions interprétatives des rapports humains dont une synthèse est faite par David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, collection Quadrige Manuels, 2004.

²⁰ L'unité de base de la microsociologie est la « situation » qui est composée d'un jeu d'interactions, d'événements, de manières de vivre et de pratiques, délimité dans un espace-temps. Selon le principe d'« indexicalité », la compréhension des significations sociales ne peut exister en dehors des situations dont le cadre est discuté entre les individus pour s'accorder sur un sens commun de leurs actes en rapport à un contexte et faire de ce vécu une expérience partageable. Voir : Michel de FORNEL, Louis QUÉRÉ, *La logique des situations : nouveaux regards sur l'écologie des activités*, Paris, Éditions de l'EHESS, Coll Raisons pratiques, 1999.

²¹ Selon la phénoménologie sociale qui se définit comme « une philosophie de l'homme en son monde – vie », la société est intersubjective. Il s'agit de se concentrer sur les comportements des individus et sur la manière

humaine. Il est parfois reproché à la microsociologie de faire l'économie de l'idée de société. Cette opposition classique entre une approche micro et macrosociale devrait être dépassée. Un travail en situation n'empêche pas une compréhension de la société globale (minorités actives, mouvements sociaux, etc.) : « La sociologie interprétative travaille, au niveau élémentaire de l'interaction sociale dans la vie quotidienne ; elle n'ignore certes pas le niveau des normes et de l'ordre macro-social, mais elle cherche à en vérifier l'existence et le sens sur le plan microsocial de la perception qu'en ont les acteurs dans la vie quotidienne »²².

Il s'agit de croiser les points de vue émanant de situation singulière d'implication sans prétendre à une objectivité, mais visant une inter-subjectivité en s'appuyant sur une compréhension du contexte et en contexte. Cette recherche interprétative s'occupe du point de vue des praticiens et de leur définition de la situation où « la connaissance acquise est constamment en relation dialectique avec la pratique étudiée dans l'action; c'est un processus coopératif ou collectif de reconstruction interne à un groupe de chercheurs praticiens »²³.

Toutes ces approches ont pour conséquence de déboulonner la statue de « l'expert-spécialiste » au profit du rôle de « l'acteur-chercheur » en lui permettant de développer sa propre capacité d'expertise à l'intérieur de ses milieux d'appartenance et de ses champs socioprofessionnels (enseignement, travail social, etc.). Il n'est pas anodin que le terrain de l'éducation fût privilégié par la recherche-action dans une approche avec les groupes d'élèves, la relation d'enseignement et l'institution éducative (ethnographie de l'école, formation recherche-action). D'une manière générale, pour tous les champs d'activité où la préoccupation de l'humain est au centre, la recherche-action revêt sa pertinence et confirme son caractère transdisciplinaire entre psychologie, sciences cognitives, sociologie, économie, sciences politiques, sciences de l'éducation, sciences du développement...

SOCIOLOGIE DE L'INTERVENTION ET RECHERCHE-ACTION PARTICIPATIVE

Nous avons remarqué que l'approche lewinienne pouvait être interrogée dans ses limites comme méthodologie destinée à l'intervention en groupes restreints, mais aussi pour ses visées plus intégrationnistes que transformatrices par rapport au modèle dominant libéral. La sociologie de l'intervention tente de mieux cerner les conditions et les conséquences de l'engagement en recherche. Elle regroupe un ensemble de méthodologies qui n'ont pas obligatoirement un lien de filiation, mais qui ont pour point commun cette question de l'implication scientifique et du changement social.

La sociologie de l'action²⁴ indique que l'on ne peut pas comprendre une société sans ses acteurs. L'élargissement à la compréhension du rôle historique des mouvements sociaux a été caractérisé dans les années 70-80 par le courant de l'intervention sociologique d'Alain Touraine²⁵ et de son laboratoire le CADIS (Centre d'Analyse et d'Intervention sociologiques). Le but est principalement de développer chez les acteurs une capacité d'analyse, de diagnostic et d'interprétation pour appréhender le sens de leurs engagements ou des situations dont ils font l'expérience. Le dispositif se caractérise par l'instauration de situations sociales qui mettent en coprésence plus ou moins conflictuelle des groupes d'intérêt divergeant. Par exemple, l'intervention sociologique sur la question de la « galère » juvénile²⁶ s'est caractérisée par des séances entre des groupes de jeunes et des groupes d'habitants ou de professionnels (enseignants, travailleurs sociaux, policiers). Cette micro-situation artificiellement provoquée se base sur le principe que les acteurs sont spontanément capables de produire un savoir réflexif sur leur expérience vécue et offre ainsi un support

dont ils interprètent la société par leur « sens commun » : Alfred Schutz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987.

²² Georges Lapassade, *Les Microsociologies*, Paris, Anthropos, 1996, p95.

²³ Georges Lapassade, « De l'ethnographie de l'école à la nouvelle recherche-action », op. cit.

²⁴ Alain Touraine, (1965) *Sociologie de l'action*, Paris, Le Livre de Poche, Coll. Biblio Essais, 2000.

²⁵ Alain Touraine, *La voix et le regard*, Paris, Seuil, coll. Sociologie permanente, 1978.

²⁶ François Dubet, (1987) *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard/Seuil, coll. Points, 1995.

d'analyse des rapports sociaux. À partir des années 90, constatant l'éclatement des mouvements sociaux, cette forme d'intervention a évolué vers une sociologie de l'expérience²⁷.

La dimension sociopolitique d'un rapprochement entre les sociologues et les acteurs à partir de la pratique d'une méthode est actualisée aujourd'hui par de nouvelles formes de « recherche-intervention » où le chercheur comme un « sociologue-en-résidence » s'implique en interaction étroite avec l'ensemble des acteurs. Il accepte une réciprocité des savoirs. Il s'interroge sur ce que produit cette co-présence entre chercheur et acteur dans un processus collectif, sur comment mettre en récit cette implication et cette posture. « La recherche devient progressivement un des langages vernaculaires de l'expérience »²⁸. Ces processus d'auto-fabrication par l'expérimentation veulent « revisiter la problématique des pratiques d'intervention dans le contexte contemporain, qui voit se développer des expérimentations sociales, culturelles et politiques, afin de rendre compte de la réalisation de ces formes de recherche, sur le plan de leur impact social comme sur celui de leur contribution à la connaissance scientifique »²⁹.

Dans l'équilibre tendu entre production de connaissance et transformation sociale, les approches que nous venons de décrire penchent plutôt du premier côté, indiquant avant tout la préoccupation des chercheurs. La « recherche-action participative » (RAP) propose d'incliner la balance de la sociologie de l'intervention dans l'autre sens par des préoccupations plus opératoires des acteurs en insistant sur la dimension conscientisante et formatrice. Elle regroupe différents dispositifs au service d'un projet collectif afin de résoudre les problèmes spécifiques d'un groupe ou d'une communauté et en améliorer les conditions de vie, particulièrement les personnes délaissées, marginalisées ou reléguées qui restent dans l'angle mort de la connaissance et pour lesquelles les dispositifs classiques sont inadaptés.

« Des non experts scientifiques sont considérés comme des chercheurs à part entière, aptes à produire rigoureusement des connaissances "scientifiques", afin d'agir, dans une perspective de droit et de justice sociale, sur les structures perpétuant les inégalités sociales et l'asservissement »³⁰. Le mouvement ATD Quart-Monde a été un précurseur en France en se fondant sur la connaissance produite à travers les récits de vie des personnes en situation de pauvreté et d'exclusion comme support d'émancipation et de transformation³¹. La RAP est particulièrement active en Belgique à travers des associations de solidarité internationale³² et au

²⁷ François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, coll. La couleur des idées, 1994.

²⁸ Pascal Nicolas-Le Strat, *Quand la sociologie entre dans l'action. La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique*, Presses Universitaires de Sainte Gemme, 2013.

²⁹ Pascal Nicolas-Le Strat, Martine Bodineau, « Les fabriques de sociologie : pratiques et modes de production des recherches en situation d'expérimentation sociale », compte-rendu de séminaire à la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord, 2012.

³⁰ Lucie Gélineau, Émilie Dufour, Micheline Bélisle, « Quand recherche-action participative et pratiques AVEC se conjuguent : enjeux de définition et d'équilibre des savoirs », *Recherches Qualitatives – Hors-Série numéro 13 Les enjeux méthodologiques des recherches participatives*, Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières, 2012, p. 35-54. Voir également dans la même revue deux numéros sous le titre : « Contribution de la recherche qualitative à l'émancipation des populations négligées », Volume 28, no 3 – 2009 & Volume 29, numéro 2, 2010.

³¹ « Ceux qui pensent que les hommes totalement paupérisés sont apathiques et que, par conséquent, ils ne réfléchissent pas, qu'ils s'installent dans la dépendance ou dans le seul effort de survivre au jour le jour, ceux-là se trompent lourdement. Leur savoir et leur réflexion ne portent pas seulement sur leur situation vécue, mais aussi sur le monde environnant qui la leur fait vivre, sur ce qu'est ce monde-là, et sur ce qu'il devrait être pour ne plus exclure les plus faibles. » (Joseph Wresinski, « La pensée des plus pauvres dans une connaissance qui conduise au combat », *Revue Quart-Monde*, n° 140, 1991, p. 44-52.)

³² Le Collectif d'Échanges pour la Technologie Appropriée consacra un dossier : *La recherche-action participative*, Echo du COTA, bulletin trimestriel, COTA-www.cota.be, 2011. L'association Asmae (www.asmae.org) développe une plate-forme ressource : www.reseaurap.org

Canada sous l'intitulé « Participatory action research » et « recherche collaborative »³³ . Des « Systèmes d'analyse sociale » (SAS) insistent sur le processus d'enquête, en le traitant comme un élément essentiel de toute vie humaine dans la société³⁴.

« Les finalités de la recherche participative peuvent passer d'une orientation critique qui promeut un changement radical à une orientation plus technique qui cherche un changement mieux « adapté » au fonctionnement des organisations existantes »³⁵. Le thème de la participation connaît un succès ces dernières années, particulièrement dans le champ du développement (urbain, social, Nord-Sud). On assiste à l'émergence d'une multitude de projets, de méthodes, d'approches, dits « participatifs » que leurs promoteurs présentent comme une rupture avec les pratiques antérieures, voire comme une véritable « révolution scientifique » alors qu'il ne peut s'agir que d'une simple ingénierie de projet reconditionnée pour les besoins du marché de l'expertise. En vérité, les méthodes ne sont pas fondamentalement nouvelles depuis un demi-siècle.

Qu'il s'agisse de socioanalyse, de dynamique de groupe ou d'intervention sociologie, le principe d'auto-analyse à partir d'un travail construit par des acteurs et des chercheurs n'évite pas la contradiction avec la logique de l'intervention où le chercheur-expert intervenant joue le rôle d'animateur et prédomine dans l'interprétation finale de la situation. La question de la « participation » des acteurs se pose donc toujours quant à la possibilité d'être vraiment co-auteur du processus. Il ne peut donc avoir de recherche-action sans décryptage de la division sociale du savoir et du pouvoir entre les divers acteurs impliqués afin de dépasser le clivage entre culture « savante » et culture « profane. », « savoir théorique » et « savoir pratique ».

APPROCHE DE LA COMPLEXITÉ ET RECHERCHE-ACTION INTÉGRALE

L'approche d'une recherche-action intégrale tire les enseignements des contradictions inhérentes aux méthodologies d'intervention. Elle en déduit que la totalité et l'intégrité des dimensions humaines d'une démarche en situation ne seraient être prises en compte tant que la recherche-action est limitée ou réduite à un simple avatar méthodologique de la sociologie classique. Elle prend alors le contre-pied en indiquant que la posture de recherche est avant tout existentielle. Cette distinction entre « méthode » et « démarche » permet de libérer la recherche-action des multiples courants qui tenteraient de la segmenter pour la recomposer dans une pensée complexe muttiréférentielle et transdisciplinaire.

René Barbier ouvrit la voie d'une « recherche-action existentielle » prenant en compte la complexité croissante du potentiel humain. C'est une approche transversale³⁶ sans laquelle il ne serait pas possible de replacer au centre deux dimensions en articulation : l'acteur-chercheur et l'implication.

L'acteur-chercheur n'est pas défini par un statut, une mission, une appartenance professionnelle ou sectorielle. Il peut jouer sur ces rôles, mais ne peut se cantonner à une posture entre agent, acteur et auteur. Qu'il vienne du milieu de la recherche ou d'autres environnements socioprofessionnels, sa posture est de nature hybride et se définit par la capacité de se construire une démarche réflexive pour laquelle il ira puiser les éléments méthodologiques utiles. Autrement dit, l'acteur-chercheur se définit par l'espace circulaire qu'il crée entre

³³ Jacques M. Chevalier , Daniel J. Buckles, *Participatory Action Research. Theory and Methods for Engaged Inquiry*, London, Routledge, 2013. - Jacques M. Chevalier, Daniel J. Buckles, *SAS2 guide sur la recherche collaborative et l'engagement social*, Paris, Eska, Coll Gestion Eco, 2009.

³⁴ Ce qui n'est pas sans poser quelques questions : Quel est l'objectif de cette phase d'enquête et d'interaction avec les populations ? Quels sont les enjeux de connaissance et de partage d'informations et de débats ? Quelles connaissances et compétences préalables sont nécessaires pour la mener à bien ? Voir à ce propos : Philippe Lavigne Delville, Eddine, Nour Sellamna, Mathieu Marilou, *Les Enquêtes participatives en débat : Ambition, pratiques et enjeux*, Paris, Karthala, Coll Économie et Développement, 2003.

³⁵ Anadôn Marta s/dir, *La recherche participative. Multiples regards*, Québec, Presses de l'université du Québec, 2007.

³⁶ René BARBIER, *L'approche transversale. L'écoute sensible en sciences humaines*, Paris, Anthropos, coll. Exploration interculturelle et Sciences sociales, 1997.

implication et distanciation. C'est un espace aussi bien social, mental que géographique qui le caractérise comme sujet autonome, auteur de sa pratique et de son discours. C'est dans cet espace que l'on peut s'impliquer tout en impliquant l'autre. « Je m'implique en acceptant de prendre un risque bouleversant mon ordre établi, mon "institué", parce que cette implication m'apparaît comme étant un élément d'un système de valeurs supérieur. Être impliqué, c'est être "jeté-là" dans la relation humaine, et dans le Monde »³⁷.

Il est habituel de séparer trois niveaux d'implication : « faire pour », « faire avec » et « faire ensemble ». Si le « faire avec » se veut plus horizontal et participatif que le « faire pour », nous restons dans les modalités classiques de l'intervention qui relèvent de la transaction économique (marchande ou non) : un professionnel intervient auprès d'acteurs pour produire un résultat (changement de la situation, nouvelles connaissances). Le « faire ensemble » s'intéresse moins au résultat comme valeur centrale qu'à la capacité à faire lien. Dans ce cas, il n'y a plus une séparation entre une « intervention » et un « terrain », sachant que le terrain est une construction de la réalité produite par l'intervention. Une forme systémique peut alors s'instaurer entre des situations sociales et les modes d'implication de chacun.

Égard Morin distingue dans ce sens « méthode » et « méthodologie ». La méthodologie est programmatique, la méthode est paradigmatique à l'instar de la notion de « complexité ». Elle offre un moyen d'accéder et de comprendre les situations en créant des liens inédits. Ainsi, la recherche-action n'est pas confinée à la méthodologie pour se définir, elle peut se concentrer sur la démarche de l'acteur-chercheur et sa prise de conscience personnelle dans le développement en situation d'une pratique. Cette approche non méthodologique est une pensée systémique qui refuse de réduire la complexité du réel, de séparer les temps accordés à la réflexion et à l'action, mais plutôt de comprendre comment un groupe peut répondre à un contexte en configurant de nouvelles situations.

André Morin aboutit à la conception d'une « recherche-action intégrale et systémique » (RAIS) : « Pour moi, une "non-méthodologie" est plutôt une attitude d'ouverture à toute approche visant des processus de résolution de problèmes d'action »³⁸. Cette approche inclut les principes d'incertitude, de désordre, d'aléatoire, de bricolage au cœur même des situations comme autant d'outil d'analyse critique de l'implication sans se soumettre à l'injonction de la scientificité et de l'efficacité. Ce retrait réflexif qu'implique tout projet de connaissance sociale conduit inévitablement à une tension au sein entre les postures socioprofessionnelles.

En invitant à faire « un pas de côté », à décaler les postures d'acteur, d'agent et d'auteur, la recherche-action intégrale saisit l'acte créatif et l'ouverture d'un espace. Elle ne se refuse aucun domaine sous prétexte qu'il ne serait pas d'ordre « scientifique » et s'autorise en conséquence à articuler le sensible avec l'intelligible, le poétique avec le politique, l'esthétique avec la conscience, le spirituel avec le rationnel.

Les situations qu'ouvre la recherche-action intégrale constituent une totalité en acte, toujours inachevée. Cet inachèvement et cette absence d'intention peuvent lui être reprochés par les tenants de la recherche objectiviste comme un « manque de méthode et d'objet ».

LÉGITIMITÉ SCIENTIFIQUE D'UNE RECHERCHE IMPLIQUÉE ET DE SES DISPOSITIFS

MÉTHODOLOGIQUES

Nous allons aborder cette question de la légitimité scientifique à travers les dispositifs méthodologiques. Une démarche en recherche-action ne se décrit pas en fonction des méthodes qualitatives ou quantitatives. Elle peut au demeurant emprunter aux deux. Elle ne se situe pas non plus dans le débat entre la recherche

³⁷ René BARBIER, « Implication et transversalité : Vers un nouveau paradigme », *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, s/dir Rémi Hess et Antoine Savoye, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.

³⁸ André MORIN, *Cheminer ensemble dans la réalité complexe. La recherche-action intégrale et systémique (RAIS)*, Paris, L'Harmattan, (Coll Recherche-action en pratiques sociales), 2010.

fondamentale qui ne serait que théorique et la recherche appliquée qui ne serait qu'opérationnelle. Elle se définit comme « autre », c'est-à-dire comme « recherche impliquée ».

Cette même notion d'implication peut servir de contre-argument pour lui contester sa scientificité. On invoquera le risque d'instrumentalisation lié à la commande sociale ou politique, les contingences d'un partenariat de terrain trop tributaire des visées stratégiques des acteurs, l'impossibilité de maintenir la posture désintéressée, non-utilitariste et autonome qui sied à tout bon chercheur.

Ces risques, non seulement la recherche-action les connaît, mais elle en fait son miel. Sa pertinence est justement de travailler sur la question de l'engagement du chercheur en situation et sur la négociation de la posture de l'acteur-chercheur. Comme le souligne le tableau ci-dessous, ériger la compréhension de l'implication comme système complexe, est la meilleure façon d'atteindre un niveau de cohérence auquel ne peut prétendre la recherche classique.

	RECHERCHE-ACTION IMPLIQUÉE	RECHERCHE CLASSIQUE POSITIVISTE
Problématisation de la Commande	Compréhension d'un contexte à partir du système de valeurs et des représentations des acteurs qui exposent leurs problèmes. La commande participe au processus de recherche en aidant les acteurs à : <ul style="list-style-type: none"> • Formuler une commande publique en s'auto-missionnant • Trouver une interface avec les attentes institutionnelles. 	Partir des préoccupations du commanditaire institutionnel sans obligation de relation avec une demande des acteurs (publicisée ou non) . La commande est traitée comme extérieure à la recherche alors qu'elle peut en être un élément déterminant (enjeux non dits dans le partenariat, fonctionnement institutionnel des laboratoires, etc.).
Démarrage	Provoquer une mise en situation facilitant l'interaction entre les acteurs qui confirment les problématiques de travail et les modalités collectives de fonctionnement ; la négociation est permanente et fait partie de l'évaluation.	Négocier un accès au « terrain » via des médiateurs ou des structures relais. : rencontre individuelle ou collective des acteurs à partir d'enquêtes ou groupe de travail méthodologique ; négociation et évaluation sont deux étapes séparées dans l'espace et le temps.
Position de valeur	L'acteur est sujet, c'est une personne-ressource de la recherche par la libération de son potentiel, cette transformation individuelle et sociale est la base de la connaissance produite.	L'acteur est objet de la recherche ; Il est en de même pour les rapports sociaux dont il est un simple élément.
Position en situation	Position impliquée, relations horizontales et égalitaires : le chercheur initie une organisation démocratique en tant que membre parmi les autres de la situation de travail, mais c'est le travail collaboratif des praticiens qui définit la situation.	Position neutre, relations verticales et hiérarchiques : le chercheur est extérieur, renvoyé à la représentation d'un pouvoir scientifique et institutionnel (il sait des choses que ne connaît pas le profane, il travaille avec les décideurs).
Type de production de connaissance	<ul style="list-style-type: none"> • En provoquant ou en s'adaptant à des situations collectives en fonction des conjonctures où les intéressés participent à toutes les étapes en croisant des avis multiples. • Le processus fait l'objet d'un accompagnement pouvant prendre la forme d'une expérimentation sociale. 	<ul style="list-style-type: none"> • En formulant des problématiques selon un principe hypothético-déductif à partir d'un corpus de connaissance validé scientifiquement. • Le processus fait l'objet d'une prédiction sous la forme d'un produit finit (rapport) présentant la méthodologie

Outils de production	Outils principalement ethnographiques (observation participante, entretiens non directifs, récits de vie, enquête sociale) et interactifs (autoformation, dynamique de groupe, atelier coopératif, expérimentation sociale).	Outils principalement quantitatifs (enquête par questionnaire, données statistiques) et qualitatifs (analyse de contenu d'entretiens, monographie, analyse documentaire).
Efficienc e du savoir, destinataires, diffusion, généralisation de la connaissance	La connaissance est directement réinvestie en situations dans les cadres socioprofessionnels sans médiation ou intermédiaire d'un expert. Les principaux destinataires sont les acteurs concernés. La connaissance est diffusée dans une logique « open source » (sans droit d'accès) ; des ateliers et interventions les acquis de la recherche-action peuvent compléter un cursus autoformant.	Les acteurs accèdent difficilement au produit final. Il faut un corps intermédiaire (opérateur, technicien) pour décrypter la connaissance et c'est eux qui l'utilisent en tant que savoir opérationnel ; la connaissance peut ou non être diffusée sous forme de livres, de colloques ou de séminaires.
Temporalité	La temporalité de la situation possède son propre rythme indépendamment des objectifs. Un « work in progress » permet de restituer et discuter dans la durée étape par étape le processus.	Le chercheur guide la temporalité selon une période relativement courte contractualisée par l'étude.
Analyse de la connaissance	La production de connaissance est auto-évaluée en situation par les pairs selon le principe du feed-back (analyse du retour des intéressés sur les documents produits).	La recherche ne dégage pas un processus collectif, elle est évaluée par des spécialistes en dehors de la situation ; interprétation souvent solitaire du chercheur, pas de feed-back.
Transformations réelles	Les acteurs maîtrisent le sens d'une transformation de la réalité dans la compréhension de leur mode d'implication et l'utilisation de la connaissance.	Les transformations éventuelles sont différées et restent sous l'autorité des commanditaires sans que les acteurs en maîtrisent les tenants et les aboutissants.
Approche épistémologique d'une situation sociale	<ul style="list-style-type: none"> • Multiréférentielle : part d'une situation dans toutes ces dimensions humaines • Systémique et complexe : la situation est plus que l'addition des éléments qui la composent, c'est un système d'interactions et d'événements. • Microsociologique : la situation est un analyseur de l'ensemble de la société. 	<ul style="list-style-type: none"> • Disciplinaire : part du champ d'appartenance scientifique (sociologique, psychologique, etc.) • Analytique : la situation est une somme d'éléments étudiés séparément, relations linéaires de cause à effet. • Positiviste : la situation est un fait social, objet d'étude qu'il faut étalonner dans un échantillonnage représentatif.
Langage descriptif d'une situation	langage plus connotatif et métaphorique	langage dénotatif et descriptif
Principe d'objectivité	La réalité est intersubjective en croisant les points de vue des acteurs, le sens émerge de la situation. Objectivation par comparaison du processus de transformation individuelle et sociale entre différents espaces-temps de la situation.	La réalité peut être objectivité en assimilant les situations sociales à des objets, Objectivation par la séparation chercheur / objet de recherche.
Scientificité	<ul style="list-style-type: none"> • Pas d'hypothèses ou de méthodologies préalables, aller-retour entre implication et distanciation. • L'implication et son influence font 	<ul style="list-style-type: none"> • Application d'une grille d'analyse pré-établie, d'une méthodologie qualitative ou quantitative vérifiant les hypothèses initiales. • L'implication est une erreur de

-
- | | |
|--|--|
| <p>partie de la recherche.</p> <ul style="list-style-type: none">• Les moments de crise ou les stratégies d'instrumentalisation de la recherche sont un support de l'analyse systémique. | <p>positionnement. Le chercheur doit éviter d'influencer les situations.</p> <ul style="list-style-type: none">• Les formes de crise ou d'instrumentalisation sont considérées comme un échec parasitant la recherche. |
|--|--|
-

CHAMPS CONTEMPORAINS D'IMPLICATION ET D'APPLICATION DE LA RECHERCHE-ACTION, UN TIERS ESPACE SCIENTIFIQUE

Dans le débat épistémologique, nous avons pu constater le caractère transdisciplinaire de la recherche-action entre psychologie, sciences cognitives, sociologie, économie, sciences politiques, sciences de l'éducation, sciences du développement... Sa traduction en termes d'application confirme que le champ de la recherche-action n'a pas de limites. Elle se montre pertinente partout où l'humain est au centre des préoccupations comme acteur et auteur de changements et de connaissances. Elle prend logiquement toute sa place dans les domaines d'activité privilégiant le développement humain et sa créativité : l'éducation, le développement local et social, la santé, le travail social, l'action culturelle, l'éducation populaire, l'économie solidaire, l'innovation sociale, etc. Nous pouvons inclure le domaine architectural, c'est la proposition de notre contribution que nous développerons en dernière partie.

Ces domaines d'application de la recherche-action appartiennent le plus souvent à champ d'activité appelé « tiers-secteur ». On pense évidemment au milieu associatif, coopératif et mutualiste et au champ de l'économie sociale et solidaire. Mais nous n'indiquons là que des statuts, des logiques sectorielles hétérogènes, parfois contradictoires. En outre, quelle serait la définition d'un « tiers-secteur scientifique » ? Il ne saurait se réduire aux chercheurs et aux recherches travaillant « dans » ou « sur » le tiers-secteur socioéconomique.

L'analogie du tiers-secteur scientifique avec le tiers-secteur économique ne semble donc pas totalement probante bien qu'ils se croisent sur des aspects méthodologiques et éthiques : la dimension collaborative, le souci d'un fonctionnement démocratique, la dé-hiérarchisation des savoirs « savants » pour une réappropriation « profane », la réponse à des besoins sociaux et la capacité à élaborer des alternatives. Mais le tiers-secteur scientifique n'est pas une position intermédiaire, c'est une forme hybride. C'est un espace qui se définit par le milieu (une posture liée à un mode d'implication), non par ses bornes (un statut ou un métier lié à un domaine d'application).

La notion de « tiers espace » serait alors plus en mesure que « tiers-secteur » de définir ce champ d'activité. La formation par la recherche-action, la recherche collaborative, le laboratoire social sont représentatifs de ces formes d'hybridation qui « poussent du milieu ». Nous allons présenter ci-dessous ces champs d'implication et d'application de la recherche-action qui témoignent en France de la vivacité et de la variété d'un tiers espace scientifique.

LES FORMATIONS PAR LA RECHERCHE-ACTION

LES COLLÈGES COOPÉRATIFS

Henri Desroche (1914-1994), pionnier de l'éducation permanente et fondateur des Collèges Coopératifs s'inscrit dans l'esprit de la démarche inductive formatrice allant du sujet en position réflexive à un projet de développement en passant par une « pédagogie du trajet » et les dynamiques de groupe. Il est connu pour l'emploi systématique de l'« autobiographie raisonnée »³⁹ conduisant à apporter à l'acteur du développement,

³⁹ Henri Desroche, *Entreprendre d'apprendre. D'une autobiographie raisonnée aux projets d'une recherche-action (Apprentissage III)*, Paris, Éd. Ouvrières, Paris, 1991.

à travers l'analyse de son « histoire de vie »⁴⁰, les ressources de sa propre expérience lui permettant de devenir « auteur » de son engagement. Nous retrouvons un des principes de base de la recherche-action, une transformation sociale passant par la réappropriation de son propre parcours d'expérience.

Cette dimension de formation-recherche-action s'incarne en 1958 par la création du premier *Collège Coopératif* à Paris accueillant des étudiants de tous les pays qui devint les années suivantes un réseau de Collèges implanté dans plusieurs villes (Aujourd'hui : Rennes, Lyon, Aix). La base est une structure associative s'inspirant de l'esprit et des pratiques des « compagnonnages », accueillant des étudiants recrutés à partir d'un parcours de « pratiques sociales »⁴¹ légitimé par un encadrement pédagogique⁴².

La collégialité entre étudiant et enseignant et la dialectique permanente pratique/théorie favorisent l'autoformation des adultes accueillis. Par un jumelage avec des pôles universitaires, ce cursus put être validé par le *Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales* (DHEPS). L'ensemble est coordonné et piloté par le *Réseau des Hautes Études des Pratiques Sociales* (RHPS). Les DHEPS sont également accueillis dans les enceintes universitaires du réseau RHPS tout en gardant le principe d'une formation par la recherche-action à partir d'expériences professionnelles, militantes, associatives. Cette gestion souple et déconcentrée en réseau offre un dispositif unique en France se prévalant de l'esprit originel d'un mouvement « instituant » plus qu'« institué ».

LES ATELIERS COOPÉRATIFS

Les ateliers coopératifs sont une déclinaison du caractère instituant de la formation en recherche-action. Ils s'inscrivent directement dans la filiation des Collèges Coopératifs et prennent différents énoncés à l'instar des *ateliers coopératifs de recherche-action* (ACORA) impulsés par Christian Hermelin⁴³. Le principe est de s'appuyer sur les dynamiques en atelier pour favoriser l'émergence d'un « chercheur collectif ».

L'atelier offre une unité de temps, de lieu et d'action avec un rythme de rencontres et se donne un objet limité, défini à partir des pratiques communes aux membres. Ces contraintes contribuent à structurer la conduite de recherche. Les réunions d'acteurs autour de problématiques communes amènent dans un temps donné à une production collective qui se finalise par un écrit de recherche.

Le chercheur collectif est un groupe-sujet de recherche dépassant l'addition des postures socioprofessionnelles pour construire une position collective négociée tout en permettant à chacun de se réapproprier le fruit de ce travail collectif. « Il existe un rapport étroit entre la production de connaissances et la capacité d'un groupe,

⁴⁰ Nous les avons déjà évoqués à plusieurs reprises dans les approches méthodologiques, les récits de vie offrent une base très riche comme matériaux ethnographiques et support formatif, notamment en facilitant l'adoption par les acteurs d'une posture réflexive. L'entretien biographique ouvre un espace transdisciplinaire de (trans)formation. Ouvrages en référence : Jean-Yves Robin, *Un tournant épistémologique. Des récits de vie aux entretiens carriérolologiques*, Paris, L'Harmattan, 2006, (Coll. Histoire de Vie et Formation). –

⁴¹ « Toute pratique ayant une dimension sociale impliquant une relation à autrui, animée par une dynamique relationnelle et collective, est considérée comme une "pratique sociale". Elle peut faire l'objet d'une réflexion, d'une analyse, d'une théorisation et enfin d'une proposition d'amélioration de la situation étudiée » (Mehdi Farzad, « Les Collèges Coopératifs, une approche instituante de la formation de la formation supérieure d'adulte » in Hugues Lenoir et Edmon-Marc Lipiansky, *Recherches et Innovations en formation*, Paris, L'Harmattan, 2003, p.361).

⁴² « Les collègues proposent des formations de type coopératif par l'élaboration mutuelle et l'entraide dans le cas d'ateliers méthodologiques et offrent un appui personnalisé à chaque étudiant jusqu'à la soutenance de son mémoire devant un jury présidé par l'université de validation ». Mehdi Farzad, *ibid*, p.366.

⁴³ Christian Hermelin, *L'acora (atelier coopératif de recherche-action), construction collective de savoirs d'acteurs en société*, Paris, L'Harmattan, (Coll Recherche-action en pratiques sociales), 2009.

d'une classe sociale, d'un ensemble professionnel, de se produire comme collectif, c'est-à-dire de se poser à la fois comme sujet, mais aussi comme réalité sociale à reconnaître »⁴⁴.

Enfin les ateliers coopératifs peuvent s'insérer dans des configurations plus vastes permettant de partager leurs travaux : des « chantiers » liés à d'autres dispositifs ou des « forums » ouverts à un public.

LA FORMATION-ACTION

La « formation-action » ou « action learning » est une manière d'amener la recherche-action dans les milieux sociaux-professionnels, généralement à la demande des sites de travail pour répondre à un besoin spécifique. La formation-action s'apparente à des techniques de management lorsqu'elle est tributaire des contingences socio-économiques et organisationnelles. Mais elle peut devenir une recherche-action lorsque devient centrale la nécessité de lier la connaissance à une transformation. Inversement une recherche-action peut intégrer un moment de son processus un module de formation-action pour développer une expérimentation (voir « laboratoire social »).

L'« apprentissage expérientiel » est l'une de ces passerelles entre recherche-action et formation-action. Son principe « agir pour comprendre, comprendre pour agir » s'appuie sur des cycles alternant action et réflexion initiés par David Kolb⁴⁵ à la croisée des travaux antérieurs de John Dewey et Kurt Levin : partir de l'expérience concrète, puis l'observation réfléchie, puis la conceptualisation abstraite, puis l'expérimentation active pour revenir à l'expérience concrète.

LES DISPOSITIFS DE PARTENARIAT COLLABORATIF OU RECHERCHE PARTICIPATIVE

Le « partenariat de recherche » est une autre manière de traduire la recherche-action en termes de dispositif. Le partenariat inclut des personnes morales et physiques (organisations, association, communauté). Il peut prendre différents énoncés : recherche partenariale⁴⁶, recherche-action participative, recherche collaborative, community-based research. Ces formes de recherche se rejoignent sur l'intérêt d'établir des liens collaboratifs entre des appartenances socioprofessionnelles différentes au service d'un but commun selon des principes forts :

- Les acteurs sont associés à l'ensemble du programme. Ils doivent pouvoir accéder au sens et maîtriser la production du processus de recherche, ce qui exige un effort de décryptage des énoncés et du contexte, de clarté et de transparence dans la manière dont circule l'information.
- La forme collaborative tente d'instaurer des situations horizontales non hiérarchiques et équitables.
- Acteurs comme chercheurs sont impliqués en situation autour de problématiques de travail commune, la recherche devant répondre directement aux attentes et demandes formulées par les acteurs.
- L'autogestion et l'autoformation incarnent la suite logique de cette configuration idéal-type.
- Dans une logique de coproduction, l'analyse se fait avec les praticiens, les personnes du terrain étant jugées les meilleurs connaisseurs de la réalité. Les intervenants construisent progressivement, au fil des séances les concepts qui permettent de théoriser leur méthodologie et publient systématiquement le résultat de leurs travaux.

Notons à ce propos la différence entre « coopération » (travailler chacun à son niveau en direction d'un même objectif) et « collaboration » (travailler ensemble sur un objectif commun). La coopération constitue plus une

⁴⁴ Pierre-Marie Mesnier, Philippe Missotte, *La recherche-action, une autre manière de chercher, se former, transformer*, Paris, L'Harmattan, (Coll Recherche-action en pratiques sociales), 2004, p14.

⁴⁵ David Kolb, *Experiential learning: Experience as the source of learning and development*, Englewood Cliffs New Jersey, Prentice Hall, 1984.

⁴⁶ Linda Silka, « Partnership Ethics », in Donna M. Mertons et Pauline E. Ginsberg, *The handbook of social research ethics*, Los Angeles, Sage, 2009, p.338.

« communauté d'intérêts » selon un apport pluridisciplinaire alors que la collaboration se rapproche plus d'une « communauté de destins » selon une forme transdisciplinaire.

L'EXEMPLE DES « RÉSEAUX WRESINSKI »

Un exemple pertinent de travail collaboratif est l'expérimentation par le « Réseau Wresinski » (du nom du fondateur d'ATD Quart-Monde) du croisement entre universitaires, professionnels de l'intervention sociale et personnes en situation de pauvreté selon une démarche de recherche-action-formation, de co-construction des savoirs, de co-formation entre des savoirs théoriques, d'explication, des savoirs transformateurs de l'action et des savoirs pratiques de l'expérience, afin de produire de nouvelles connaissances, de nouvelles pistes d'action.

Une recherche-action formation intitulée « Participation et Croisement des savoirs » s'est déroulée entre 1996 et 2001. « La démarche de croisement des savoirs ne saurait se confondre avec une simple démarche de participation ou de consultation des populations en situation de pauvreté. L'ambition est autre, il s'agit d'enclencher et de vivre durablement un processus démocratique, processus exigeant de laisser s'exprimer des points de vue différents et de prendre le temps de la compréhension »⁴⁷. Cette expérimentation a donné lieu à la publication d'un livre⁴⁸ et une évaluation. Ce Réseau projette actuellement un séminaire en collaboration avec une université ou un laboratoire sur les questions épistémologiques et méthodologiques touchant les recherches participatives et la démarche de croisement des savoirs avec des personnes en situation de pauvreté. D'autres problématiques (écoles, santé, culture, etc.) sont développées par les réseaux Wresinski (neuf réseaux au niveau national) réunissant des professionnels qui, dans leur domaine d'activité, ont le souci d'atteindre et d'associer les personnes très pauvres elles-mêmes.

LES APPELS À PROJETS BASÉS SUR LE TRAVAIL COLLABORATIF EN RECHERCHE

Des programmes institutionnels s'inspirent du modèle de la recherche collaborative, présentons quelques-uns que nous avons pu croiser (liste non exhaustive⁴⁹) :

- Les PICRI (Partenariats Institutions-Citoyens pour la Recherche et l'Innovation) soutenus par la région Île-de-France⁵⁰. Citons à titre d'exemple la recherche-action de la fondation France-Liberté sur l'économie sociale et solidaire dans le secteur des déchets en Ile de France⁵¹.
- Le dispositif ASOSc (Actions pour l'Appropriation SOciale des Sciences) soutenu par la région Bretagne⁵². Des programmes comme la *Fabrique du social* témoignent de « recherches répondant à une demande sociétale, de favoriser le dialogue et le partage de connaissances entre les acteurs et les

⁴⁷ Claude Ferrand s/dir, *Le croisement des pouvoirs : Croiser les savoirs en formation, recherche, action*, Éditions de l'Atelier, 2009, p.20

⁴⁸ Claude Ferrand, *op. cit.*

⁴⁹ Le programme « La grande ville 24 heures chrono » articulante équipes de chercheurs et d'architectes sur la mobilité métropolitaine appartient à cette famille de programme. Nous l'aborderons en dernière partie de cet article. Une étude en 2012 menée par la *Fondation Sciences Citoyennes* établit un état des lieux des recherches participatives en France : http://sciencescitoyennes.org/wp-content/uploads/2013/04/FSC_final_recherche-participative_FdF.pdf

⁵⁰ <http://www.iledefrance.fr/competence/picri>

⁵¹ La recherche-action « Déchets & Citoyenneté » est un projet sur 3 ans commencé en janvier 2012. Il est piloté par Enda Europe, France Libertés et la Chaire d'Économie Sociale et Solidaire de l'Université Paris Est Marne-la-Vallée (UPEMVL), <http://www.france-libertes.org/RECHERCHE-ACTION-I-economie.html#.UlkbzAgv3w>

⁵² « Cette action permet d'accompagner les projets d'appropriation des sciences par tous, qui réunissent acteurs institutionnels de la recherche (universités, grandes écoles, etc.) et acteurs du monde politique et social » : http://www.bretagne.fr/internet/jcms/preprod_55964/asosc-appropriation-sociale-des-sciences

chercheurs, de favoriser l'engagement citoyen et l'émergence d'un tiers-secteur scientifique en Bretagne »⁵³.

- La région Auvergne a également impulsé depuis 2012 un appel à projet qui « vise à promouvoir des programmes de recherche reposant sur un partenariat étroit entre laboratoires de recherche et acteurs de terrain »⁵⁴.

Ces programmes promeuvent une collaboration entre pôles universitaires et organisations de la société civile autour de problématiques innovatrices sollicitant une démarche de recherche-action. Néanmoins, ce dispositif idéal d'une recherche-action participative se heurte à des difficultés ne serait-ce parce que la culture collaborative n'est pas toujours dans le « logiciel » des organisations, cela malgré l'injonction de faire de « l'inter partenariat » et de « l'interdisciplinarité ». La mise en place de tels dispositifs ne peut faire l'impasse d'une analyse des relations de pouvoirs qui sont bien souvent occultées. Cela inclut une compréhension d'une écologie des pratiques collectives⁵⁵ et l'analyse des fonctionnements institutionnels.

LES LABORATOIRES SOCIAUX

Le laboratoire social décrit le dispositif qui combine les champs d'application de la recherche-action, de la formation-action et de l'expérimentation sociale. Une acception large considère « laboratoire social » toute situation sociale singulière ou originale dont on peut extraire une connaissance qui nous éclaire sur des questions de société. L'approche scientifique pour dégager des enseignements généraux d'une situation par définition particulière doit réunir plusieurs conditions :

- La situation doit être suffisamment délimitée dans un continuum espace-temps pour en cerner toutes les relations internes (un quartier ou même le coin d'une rue peut offrir le cadre d'un laboratoire social, difficilement toute l'agglomération).
- Le groupe concerné doit atteindre une masse critique pour que le jeu d'interactions provoque une forme systémique, cela ne dépend pas uniquement du nombre de personnes, mais aussi du type de rapports sociaux (un groupe restreint en conflit interne avec son institution peut transformer celle-ci en laboratoire social, c'est le principe de l'analyse institutionnelle).

La recherche-action développe ces critères sous l'angle spécifique d'une recherche impliquée. Le laboratoire social n'est pas déterminé par la conception de l'intervenant professionnel. Ce n'est pas à lui de dire quand et où une situation devient laboratoire social, il ne peut qu'en faciliter l'émergence. Dans ce sens, un atelier coopératif peut aider à la constitution d'un chercheur collectif majoritairement composé de non professionnels de la recherche. C'est alors dans la relation circulaire de ce chercheur collectif avec un contexte social que se forme le laboratoire qui devient une entité sociale nouvelle et autonome se prenant elle-même comme matériaux de recherche.

Le chercheur collectif est une manière de répondre au triple constat posé par le laboratoire social :

- L'addition des intelligences individuelles ne suffit pas pour résoudre les problèmes sociaux, il est nécessaire de favoriser le développement d'une intelligence sociale.

⁵³ Nadine Souchard, Yves Bonny, Alain Penven, Jorge Munoz, *La Fabrique Du Social, Expérimentation et innovation sociale*, Programme de recherche ASOSc (2010-2012), Rapport final, Collège Coopératif en Bretagne, Université Rennes 2, Université de Bretagne Occidentale, 2013.

⁵⁴ « La recherche-action est menée par une équipe au sein de laquelle les chercheurs et les acteurs sont engagés dans un partenariat de concertation et de collaboration selon une relation égalitaire. Acteurs et chercheurs définissent ensemble les activités de recherche à conduire et se mettent d'accord sur les mécanismes de participation des uns et des autres » in guide des procédures de l'appel à projet 2013, <http://www.auvergnesciences.com/aap-recherche,022013-recherche-action.html>

⁵⁵ David Vercauteren, *Micropolitique des groupes. Pour une écologie des pratiques collectives*. Éditions HB, 2007, Réédition Edition Les Prairies Ordinaires, Coll Essais, 2011.

- Les dispositifs classiques sont absents ou inadéquats pour prendre en compte la complexité des situations contemporaines, il est nécessaire de concevoir de nouveaux modèles et outils de recherche et d'action selon une forme collaborative.
- Sortir de l'injonction de l'efficacité, de la communication, du résultat induit dans la commande institutionnelle par une logique de marché concurrentiel dans laquelle sont mis les porteurs de projet.

La fabrication d'un laboratoire social comporte ainsi plusieurs dimensions :

- Mise en place d'un atelier coopératif et élaboration d'un chercheur collectif qui participent d'une communauté de pratiques et d'expertises nourrissant un corpus de connaissances.
- Cycle de formation-action facilitant la mobilisation et le réinvestissement des compétences en situation dans les cadres socioprofessionnels.
- Expérimentation sociale pour valider de nouvelles configurations collectives et poser un référentiel dans le champ d'activité concerné. L'expérimentation emprunte ses outils à la méthodologie positiviste comme processus itératif de correction constante d'hypothèses confrontées aux résultats d'actions⁵⁶.

Évidemment, de nombreuses combinaisons sont possibles entre ces différentes étapes pour correspondre le mieux aux situations. Nous comprenons que le laboratoire social se situe principalement dans le champ instituant et pour cette raison est mal reconnu par l'institution comme unité de recherche. À la différence des Collèges Coopératifs, il ne s'adosse pas sur un réseau universitaire pour valider une formation ou une expérimentation. Il s'appuie sur un tiers espace de l'activité humaine et revendique à ce titre la pleine correspondance avec un tiers espace scientifique, notamment par la légitimation de la posture hybride de l'acteur-chercheur. Cela n'empêche pas le laboratoire social de négocier suivant les contextes un partenariat collaboratif pouvant valoriser la connaissance issue de l'expérimentation sociale et encourager l'innovation.

La création en 2009 du *Laboratoire d'Innovation Sociale par la Recherche-Action* (LISRA) sous l'impulsion d'un travail d'acteurs-chercheurs en réseau animé par Hugues Bazin⁵⁷ correspond à la volonté de mettre en lumière l'architecture fluide d'un tel processus d'auto-fabrication en situation.

Le LISRA a contribué dans plusieurs régions à la mise en place d'« ateliers publics d'auto-formation par la recherche-action », de sessions de rencontres appelées « journées interstices » favorisant, entre déambulation physique et mentale, les croisements transdisciplinaires et le partage sous différents supports des travaux des participants, d'accompagner des expérimentations qui se sont intégrées ensuite dans des logiques de développement. Cette production de connaissance a nourri en 2010 et 2011 un séminaire à la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord sous l'intitulé « pratiques des espaces et innovation sociale »⁵⁸.

⁵⁶ Il s'agit de définir une situation idéal-type qui permet de se projeter et faire évoluer la situation initiale (A), celle que l'on vit actuellement vers une situation intermédiaire (B), celle que l'on va expérimenter. Passer à la situation B, la mesure de l'écart entre A et B en fonction de l'idéal-type permet d'affiner l'outillage d'évaluation et de problématiser les enjeux modifiant l'idéal-type. Un nouveau cycle A' vers B' peut alors s'engager et l'idéal-type devient un référentiel permettant de diffuser publiquement les acquis de l'expérimentation. Nous avons procédé de cette manière avec un groupe d'intervenants artistiques à partir de la situation de l'atelier-résidence. Cela a permis de problématiser les conditions d'entrées (commande) et de sortie (production) de l'atelier résidence ainsi que de comprendre comme il pourrait constituer un écosystème basé sur un art du bricolage (idéal-type).

⁵⁷ Hugues BAZIN, *Espaces populaires de création culturelle : enjeux d'une recherche- action situationnelle*, Paris, Éditions de l'INJEP, Revue Cahiers de l'action, 2006.

⁵⁸ Les actes des rencontres du LISRA sont en téléchargement sur <http://recherche-action.fr/ressources/docs-en-telechargement>

ARCHITECTURE FLUIDE ET DISPOSITIFS COLLABORATIFS

Nous proposons d'établir à partir des cadres d'analyse (épistémologies, méthodologiques, pragmatiques) soulevés précédemment, une mise en correspondance entre tiers espace scientifique et tiers espace architectural. Nous procéderons donc dans un premier temps par la conception d'une forme idéale typique qui pourrait s'appliquer autant à la recherche qu'à l'architecture sous l'énoncé « architecture fluide ». Dans un second temps, nous reviendrons sur l'expérimentation « La grande ville 24 heures chrono » pour interroger les matériaux récoltés à cette occasion sous l'angle de notre grille d'analyse.

ASSEMBLAGE ARCHITECTURAL ET PRINCIPE D'ARCHITECTURE SITUÉE

Le principe d'architecture fluide conduit à une redéfinition des paramètres d'expériences et un renouvellement des outils de conception, notamment à travers un processus d'appropriation qui ne part pas du cadre bâti, mais des matériaux (humains, matériels, technologiques, environnementaux). Elle confirmerait la dimension vivante et créative de la ville, de l'usage à sa conception, comme un espace architectural en mouvement. Elle contribuerait à une écologie du tiers espace, à l'instar de ces tiers paysages interstitiels ou encore non attribués susceptibles d'accueillir une diversité d'acteurs et de dispositifs. Les formes de la vie sociale ne sont pas rigides et déterminée de l'extérieur comme le démontre la recherche-action.

L'architecture fluide se conçoit alors comme un mode de structuration spatiale, scientifique et sociale instituant, mais non institué, mobile, modulaire, adaptable, transposable et évolutif entre différents champs de l'expérience correspondant à la capacité de créer des situations autonomes s'appuyant sur des formes d'organisation souples. Ce point de vue induit un changement radical de paradigme dans la manière de concevoir le travail sur les espaces urbains où nous passons d'une « ingénierie de projet » à une « maîtrise d'usage ».

Dans ce mouvement d'innovation par le bas, au « rez-de-chaussée des villes », ce sont les usagers qui inventent des services nouveaux à travers des nouvelles pratiques sociales. L'utilisateur simple, devient co-concepteur des services urbains, compétences jusqu'à maintenant réservées aux autorités et aux professionnels de l'urbanisme.

Les communautés de pratiques n'ont plus besoin d'un projet imposé verticalement par un pouvoir techniciste, mais d'abord de se réunir dans les usages des espaces autour de formes d'implication et d'application telles que les processus de résilience et de reliance⁵⁹. Peuvent ainsi être validés en situation des outils méthodologiques et conceptuels alimentant des réseaux de partage de connaissance « open source » propre à la culture numérique.

C'est « une architecture de l'Intelligence de la Complexité » qui est de l'ordre du « déploiement plutôt que du découpage »⁶⁰. Ce qui permet de concevoir le rapport espace-temps dans l'articulation entre mobilité spatiale, mentale et sociale au lieu de considérer ces mobilités comme des « problèmes » séparés à traiter et par conséquent insolubles. Ces espaces architecturaux en pli « instaurent une tension permanente entre le flux et

⁵⁹ La « résilience » décrit un acte de reconstruction en utilisant ses propres ressources situationnelles, une capacité à rebondir et prendre confiance. La « reliance » décrit la capacité à faire des liens qui dépasse l'addition des éléments isolés pour rejoindre un système complexe et enrichir un capital social. Nous faisons par exemple référence au projet « R-urbain » animé par l'Association des Architectes Autogérés dans une ville de la banlieue parisienne qui est une expérimentation globale mêlant agriculture urbaine, économie sociale et solidaire, culture locale et réflexion sur l'habitat, dans une logique de création de réseaux locaux et de circuits courts. Il s'agit donc de partage de ressources (matériaux de fabrication, jardins partagés, énergie) par la création dans des espaces non attribués de nouveaux dispositifs et équipements.

⁶⁰ Jean-Louis Le Moigne, Edgar Morin, *L'intelligence de la complexité*, Paris, Harmattan, 1999, p.18.

le lieu. Les sites investis, les territoires marqués rejoignent de nouvelles manières d'habiter ou de vivre l'espace et encouragent de nouvelles expériences sociales »⁶¹.

Où se logent ces espaces urbains hybrides qui favorisent la mutation des pratiques et des lieux à partir d'un travail sur les matériaux ? Les *fab-labs*⁶² et les *tiers lieux*⁶³ en sont un exemple. Déjà depuis plusieurs années, la culture numérique nous enseigne que nous pouvons produire nous-mêmes les objets du quotidien, concevoir une façon de travailler en collaboration. Si l'on peut produire soi-même son énergie, ses modes de déplacement, ses outils, ses méthodologies, ses concepts, il n'est donc pas déraisonnable d'imaginer que nous puissions de cette façon produire la ville à l'image de l'écodéveloppement des circuits courts. Finalement, les innovations d'auto construction, d'auto fabrication, de transformation, de recyclage sont réappropriées et ainsi se socialisent en répondant à la nécessité des situations de pénurie ou de crise. Nous pourrions tout autant citer l'architecture végétale des jardins partagés ou l'autofabrication des « Zones à Défendre ».

Retrouver un pouvoir sur les objets répond aux besoins d'instaurer une économie contributive. Développer un art de la pratique aboutit à de nouvelles formes d'urbanité, à vouloir s'émanciper et à s'autoformer dans un dialogue entre travail de la matière et travail de la culture. Expérimenter par l'assemblage des matériaux, des idées, des compétences participe d'un « art du bricolage »⁶⁴. Les pratiques d'une culture populaire du bricolage souvent dévalorisée par la culture officielle académique peuvent être ici réhabilitées comme mode d'exploration et de transformation du réel.

Michel de Certeau⁶⁵ avait déjà ouvert la voie à une reconnaissance des formes de détournement, déviance, braconnage comme pratiques populaires d'une culture de la résistance ou «dissidences récréatives »⁶⁶ qui n'excluent pas le caractère ludique et le plaisir. Le « bâtisseur » se distingue de l'architecte pour souligner que l'architecture n'est pas simplement une réponse à un besoin fonctionnel. Il s'agit d'affirmer la possibilité d'être auteur de sa propre vie et engager un dialogue avec le monde. C'est recentrer l'habiter dans ses dimensions anthropologiques, symboliques, culturelles et écologiques.

En quoi les pratiques du bricolage peuvent être utiles à redéfinir les rôles dans les re-configurations de nos univers bâtis ? La réponse n'est pas simple, car « la prise en compte de l'aléatoire dans l'œuvre, le dialogue avec le matériau, l'absence de projet, l'utilisation des rebuts sont autant de notions propres au bricolage qui semblent étrangères au domaine de l'architecture »⁶⁷. Ainsi, l'absence de structure prédéfinie et l'évolutivité constante s'apparentent à une hérésie technique. Il existe donc une tension entre la figure de l'architecte et du

⁶¹ Patrick Barrès, « L'espace architectural en pli. Pratiques du lieu et du flux », *Communication et organisation*, 32 | 2007, p.52-63.

⁶² Un fab-lab (abréviation de *Fabrication laboratory* ou *atelier de fabrication*) est une plate-forme ouverte de création et de prototypage d'objets physiques, « intelligents » ou non. Il s'adresse aux entrepreneurs, concepteurs, designers, artistes et tous bricoleurs qui veulent passer plus vite du concept au prototype ; désireux d'expérimenter et d'enrichir leurs connaissances en matière de pratique numériques. Les Fab-Labs sont conçus comme une ressource communautaire en libre accès. Ils se reconnaissent dans une charte commune dans le cadre d'un réseau international.

⁶³ « La Troisième Place » ou « Tiers Lieux » est un terme traduit de l'anglais « The Third Place » (Ray Oldenburg, *The Great Good Place*, New York, Marlowe & Company, 1991). Il fait référence aux environnements sociaux se distinguant de la maison et du travail selon des règles d'une spécialisation non-exclusive. Cet entre-deux libre, « ouvert en bas de chez soi », permet d'accueillir une diversité selon une logique de travail collaboratif nomade (« coworking ») augmenté par l'appropriation des outils numériques. Les tiers lieux ont leur manifeste (http://movilab.org/index.php?title=Le_manifeste_des_Tiers_Lieux)

⁶⁴ Hugues Bazin, « Art du bricolage, bricoleurs d'art », *Les cahiers d'Artes, L'art à l'épreuve du social*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013, p. 95-113.

⁶⁵ Michel De Certeau, (1re éd. 1980) *L'Invention du quotidien*, tomes 1&2, Paris, Gallimard, 1990.

⁶⁶ Florian Lebreton et Philippe Bourdeau, *Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression*, EspacesTemps.net, Travaux, 2013.

⁶⁷ Marielle Magliozzi, *Art brut, architectures marginales : un art du bricolage*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.14.

bricoleur, du technicien et du praticien, du savant et du populaire. Une nouvelle génération propose de dépasser cette opposition en utilisant par exemple le néologisme « bricolagisme »⁶⁸.

Libre, spontanée, sauvage, autodidacte, novatrice, éphémère, iconoclaste, hasardeuse, primaire et bien souvent considérée comme marginale ⁶⁹ l'architecture du bricoleur n'est finalement que la mise en concept et en pratique d'une évolution que l'on observe tous les jours et qui invite le métier d'architecte à se réinventer. « De nouvelles exigences de démocratie participative interrogent le projet en architecture pour prendre en charge les nouvelles données de notre environnement contemporain à travers une réévaluation de la transformation, du recyclage...du bricolage en somme »⁷⁰.

L'implication des habitants et des usagers dans la « fabrication de la ville »⁷¹ reste toujours une question en suspens, souvent invoquée, mais rarement appliquée dans un renversement de la logique verticale du triangle opérationnel élu (maîtrise d'ouvrage), technicien (maîtrise d'œuvre), usagers (maîtrise d'usage). Un urbanisme « en situation » ou « architecture située »⁷² interroge inévitablement dans un contexte multi-acteurs les modes hiérarchiques de gouvernance, de production de connaissance et la conception fonctionnaliste d'un projet.

« LA GRANDE VILLE 24 HEURES CHRONO », UNE ARCHITECTURE OUVERTE

Les espaces d'architecture fluide propre à un tiers-secteur de l'activité humaine permettent de mobiliser les principes d'une recherche-action, si possible intégrale en laboratoire social. C'est sous cet angle situationnel et processuel que nous proposons une discussion autour de l'opération « 24h chrono ». Nous ne prétendons donc pas à une restitution exhaustive descriptive et évaluative de ce dispositif qui demanderait d'autres dispositions.

Dans le binôme architecte-chercheur instauré par le dispositif, une temporalité longue aurait été nécessaire pour permettre l'émergence d'un « chercheur collectif », sauf si un travail d'équipe préexistait déjà sous cette forme. En revanche, le dispositif confirme que si l'architecture n'est pas reconnue comme une science sociale, les architectes peuvent être des chercheurs. C'est le souci légitime des architectes de n'être pas simplement reconnu comme des techniciens, mais aussi comme des producteurs de connaissances, capables de provoquer des expérimentations et d'en tirer les enseignements diffusables et partageables.

Dans cette perspective, la recherche-action se révèle une démarche pertinente ouvrant la possibilité d'une légitimité scientifique par une implication en situation sans passer par la forme académique. C'est le principe du laboratoire social. Nous pourrions considérer dans ce sens les expériences menées sur huit sites du « Grand Paris »⁷³ comme huit espaces temporaires autonomes d'un possible laboratoire social. L'opération « 24

⁶⁸ Entre architecture « savante » et « sauvage » le « bricolagisme » se revendique comme une posture éthique et critique de l'architecture contemporaine : Baptiste Clouzeau, *Bricolagisme ou le bricolage en architecture. Des pratiques marginales peuvent-elles amener à une transformation du métier*, mémoire de recherche, École Nationale Supérieure d'Architecture, Lyon, 2013.

⁶⁹ Dans cette déconstruction de l'acte architectural, des mouvements revendiquent une « anarchitecture » qui renverse les règles de constructions et en prend le contre-pied, une architecture rebours comme Gordon Matta-Clark (1943-1978) qui se base sur un art radical du détournement.

⁷⁰ Jérôme Gueneau, « Espèces d'espaces, de l'architecte, du bricoleur... », *Actes des 3^{èmes} journées doctorales de l'Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du Contemporain*, EHESS, 2012, p140.

⁷¹ Véronique Biau, Michael Fenker, Élise Macaire, s/ dir, *L'implication des habitants dans la fabrication de la ville. Métiers et pratiques en question*, Paris, Éditions de la Villette, Cahiers Ramau n°6, Paris, 2013.

⁷² Jean-Paul Loubes, *Traité d'Architecture Sauvage. Manifeste pour une architecture située*, Paris, Éditions du Sextant, 2010.

⁷³ SACLAY : « Plateau-partie », une promenade numérique, Laboratoire ACS de l'ENSA Paris Malaquais / Studio Muoto Architectes, ROISSY : « Turbulences », des expériences sensorielles dans l'aéroport, Laboratoire LRA de l'ENSA Toulouse / Agence TAKTYK, Paris et Bruxelles, LA DÉFENSE : *Strati-varius* », se faire son cinéma sous la dalle, Laboratoire, LIAT de l'ENSA Paris Malaquais / Atelier AWP, RUNGIS : « Fragments d'ailleurs », goûter le territoire dans une gare », Laboratoire IPRAUS de l'ENSA Paris Belleville / Le Grand Collectif, LA COURNEUVE : «

heures » a dressé les contours de cette co-construction sociale et scientifique. Un cadre transdisciplinaire, voire a-disciplinaire serait nécessaire pour attendre l'hybridation de « l'acteur-chercheur » entre les postures de techniciens et d'usagers, de professionnels et d'habitants, d'intervenants et de participants. Sortir de la juxtaposition des postures pour atteindre un travail sur la complexité ne peut s'accomplir sans une recherche-action intégrale.

La question radicale de l'implication – réflexivité des personnes en situation reste toujours un équilibre tendu jamais résolu. L'architecture fluide du laboratoire social offre en visée ce cadre référentiel facilitant une mise en mouvement pour l'atteindre. Nous pensons que l'affirmation claire d'une telle démarche à travers la posture d'acteur-chercheur permettrait de dépasser la question « d'accès au terrain » et faciliterait l'appropriation du sens de la démarche par les usagers des espaces. Cela n'éviterait pas les blocages ou les malentendus institutionnels dans les négociations partenariales, mais permettrait de les inclure en termes d'enjeux dans le processus de recherche.

Nous nous sommes intéressés plus particulièrement à la forme déambulatoire sur quatre sites (La Courneuve, Sarclay, La Défense, Roissy) et les modalités participatives réflexives d'un public⁷⁴. Effectivement la déambulation lente, c'est-à-dire la marche, offre un bon moyen d'exploration et de compréhension de l'articulation entre espace mental, social et spatial, une manière d'éclairer les tiers espaces de notre expérience.

Les approches sur la cognition spatiale en milieu urbain soulignent que les catégories de l'expérience de l'espace physique se reproduisent dans les catégories de perception ou de structures mentales et inversement nos catégories mentales modélisent l'espace. Par exemple la perception de certaines zones urbaines jugées « reléguées » induit un « sentiment d'insécurité » qui ne s'appuie sur aucune statistique réelle, mais finalement à pour conséquence réelle de modifier la géographie des mobilités. Inversement l'implication dans de nouvelles mobilités peut changer notre perception de l'espace et participer à une évolution de l'urbanité.

Le grand ensemble des 4000 Nord à La Courneuve appartient à ces espaces paysagers enclavés (action : « *A saute-mouton, cheminer le long de l'autoroute* »). Les opérations de destruction – réhabilitation ne se préoccupent pas des mobilités qui prendraient en compte le besoin des habitants. Il existe pourtant des formes « sauvages » de parcours empruntant des espaces interstitiels (parkings, pelouses, friches, murs antibruit...) comme les remblais générés par l'aménagement de l'autoroute A1. Ce qui apparaît ainsi comme une coupure du tissu urbain peut paradoxalement être support de reliance aussi bien en termes géographiques que psychosociologiques pour une recomposition sociale et mentale du paysage. Accompagnée d'un troupeau de brebis, la promenade devient transhumance pour se terminer symboliquement au *Moulin de Fayvon* (atelier et résidence de l'artiste Monte Laster). Cette « reconstruction » au cœur du tissu urbain révèle la potentialité d'un « tiers paysage »⁷⁵. Il constitue une hétérotopie en formulant une résistance à l'emprise fonctionnelle et un dépassement de cloisonnements sectoriels ou identitaires. C'est justement dans ces espaces en marge

À saute-mouton », cheminer le long de l'autoroute, Laboratoire LACTH de l'ENSAP Lille / Ici-Même, SAINT-DENIS : « *L'imaginarium urbain* », un salon métropolitain dans la gare Laboratoire, AMUP de l'ENSA Strasbourg / AUPA-URPA, CONFLUENCE SEINE-OISE : « *Engins=Territoires* », une exposition de la mobilité en plein air, Laboratoire IFSTTAR / GRAU architectes urbanistes, CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE, PARIS : « *Retour vers le futur* », traces de mobilité pour demain, Laboratoire CRESSON de l'ENSA Grenoble / Bazar Urbain.

⁷⁴ Suivant les lieux et les actions, ce public pouvait être composé de voyageurs-usagers, d'étudiants ou professionnels venant spécifiquement suivre un projet ainsi que les personnes suivant en bus l'ensemble du dispositif sur les 24 heures.

⁷⁵ Le « tiers paysage », notion rendue célèbre par Gilles Clément (*Manifeste pour le Tiers paysage*, Paris, Éditions Sujet/Objet, 2004.) décrit la possibilité pour les espaces « délaissés » ou non attribués d'accueillir une diversité dans des formes écosystémiques souvent détruites ou réduites par la rationalité économique productiviste.

considérés comme « immobiles »⁷⁶ car non inclus dans un schéma d'aménagement des flux que peut s'instaurer une « fabrique de l'espace public »⁷⁷ qui répond à une demande sociale réelle.

« Afin d'adapter les aménagements urbains aux besoins des citoyens, de mettre en adéquation les décisions politiques concernant les villes et les pratiques des usagers, il est indispensable de connaître ce qui explique leur vécu quotidien, ce qui induit leurs actions »⁷⁸. La forme déambulatoire dans des espaces « incertains » recompose une unité de temps, de lieu et d'action mis à mal par l'éclatement fonctionnel de la ville et le bouleversement proximité - distance de la ville numérique qui affecte la manière dont on interagit. Les distances ne sont plus uniquement physiques, mais aussi « culturelles, sociales et symboliques (image, réputation, etc.) »⁷⁹.

L'expérience sur le plateau de Sarclay⁸⁰ « Plateau-partie », une promenade numérique, est un bon exemple d'une mise en visibilité d'une articulation entre ces différentes couches de l'expérience de la mobilité : la strate physique du sol, les infrastructures et des équipements, les espaces sociaux, les réseaux numériques. « Considérer la marche revient à se pencher sur la composition des territoires et la composition des temps d'usage de la ville à partir de l'échelle locale, en regardant les espaces publics comme lieux de production, d'usages et de représentations »⁸¹. Durant et après la marche l'outil numérique et les dispositifs de géolocalisation offrent une interface de dématérialisation et rematérialisation de l'exploration de cette géographie multiple avec ses points nodaux d'interconnexion entre réseaux physiques, sociaux et numériques. Le principe d'une cartographie contributive réappropriable qui mobilise les compétences des acteurs-marcheurs-utilisateurs dans leurs capacités cognitives, d'expertise, de mobilité rejoint la dimension collaborative, open-source⁸² et transdisciplinaire de la recherche-action. « C'est bien par le biais d'une communauté complexe d'acteurs locaux et ouverts au partage que peut se construire un tel ensemble intégré et mutualisé des données. Cette carte est un outil numérique fondé sur une communauté humaine locale composée de personnes et d'organismes publics ou d'associations qui n'avaient pas pour habitude de se rencontrer ni de travailler ensemble à un même objet »⁸³.

La déambulation de nuit quasi spéléologique des différentes couches du site de La Défense (action : « Strati-varius, se faire son cinéma sous la dalle Laboratoire ») constituait l'expérimentation en elle-même d'une « mobilité insulaire ». La perception entre le visible et l'invisible, la surface et le sous-sol, ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas, permettait de jouer sur les représentations d'une ville et de son double inversé comme le négatif d'une photo, révélant les détails de son mode de structuration. Dans la vision « positive » n'apparaît que l'aspect fonctionnaliste d'une immense dalle affairiste et marchande cachant la possibilité d'habiter une autre façon la ville. Dans la vision « négative » dans le dédale de ses soubassements (six kilomètres de galeries, de rues et contre-allées enterrées qui assurent la desserte des tours) apparaît un espace en friche sans intention ni occupation, disponible à l'imagination et à de nouveaux usages « comme l'allégorie d'un projet

⁷⁶ Denis Delbaere crée la notion « amobile » pour qualifier ces espaces « sans projets » issus de la contingence d'aménagement contradictoires ou juxtaposés, espaces donc sans continuité, mais suscitant une « esthétique du passage » propre au « mouvement de l'homme immobile » (note de synthèse, 2013)

⁷⁷ Denis Delbaere, *La fabrique de l'espace public. Ville, paysage et démocratie*, Paris, Ellipses Marketing, Coll La France de demain, 2010.

⁷⁸ Colette Cauvin, « Pour une approche de la cognition spatiale intra-urbaine », *Politique, Culture, Représentations, document 72*, Paris, Cybergeog : European Journal of Geography, 1999.

⁷⁹ Sylvain Allemand, Entretien avec Pierre Musso, *La recherche urbaine à l'heure de la ville 2.0*, rapport d'étude, Paris, Fondation Internet Nouvelle génération, 2010, p.4.

⁸⁰ Cette expérimentation s'inscrit dans le cadre d'une recherche menée par Sabine Chardonnet du laboratoire ACS pour le PREDIT et intitulée « Co- et opérer la marche métropolitaine » (avec le groupe CHRONOS)..

⁸¹ Sabine Chardonnet Darmaillacq, *La marche, du chemin faisant au faire chemin*, Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, p.435-440.

⁸² Fonds libres d'Open Street Map, associés à un logiciel de carte ouverte (Chimère de Proxience).

⁸³ Sabine Chardonnet Darmaillacq, *De la co-présence à la co-opération : Saclay Carte Ouverte. La double échelle de la mobilité et l'émergence d'acteurs de l'accessibilité*, texte de contribution, 2013.

caché »⁸⁴ : d'un côté, la division des flux du transport de masse saucissonnant l'individu entre le lieu du domicile et le lieu du travail⁸⁵, de l'autre côté une mobilité lente entre les différentes couches de l'expérience appelant à la recombinaison cohérente d'une complexité. Cette mise en décalage par la déambulation libérant un champ du possible rejoint en recherche-action la mise en décalage des postures socioprofessionnelles favorisant le processus réflexif où l'on se prend soi-même comme matériaux de recherche. On peut alors concevoir que cet « urbanisme fictionnel » ait un impact sur l'urbanisme fonctionnel en investissant un tiers lieu entre domaine public et privé, l'activité économique et l'habiter.

L'expérience à Roissy « *Turbulences* », des expériences sensorielles dans l'aéroport » s'appuie sur l'expérimentation dans l'art comme mode d'appropriation du réel et de représentation du mouvement. Il s'agit de provoquer une attitude réflexive à partir de l'occupation d'un lieu : « un camp de base dans l'aéroport pendant quelques heures dans un lieu de connexion est constitué autour de quatre projets artistiques conçus par cinq artistes qui ont infiltré de différentes manières cet espace et entraînent un public »⁸⁶. Le postulat d'une compréhension du monde par une approche sensible et esthétique rejoint les différentes couches de l'expérience de l'espace que nous décrivons. L'ouverture d'un tel espace dans un aéroport joue sur les contrats puisque c'est à la fois un lieu de circulation – transit international (hub) et un espace privé basé sur une alliance objective entre logique marchande et logique de contrôle. La négociation avec les services aéroportuaires pour occuper l'espace a eu lieu jusqu'au dernier moment. Une mobilité par une mise en mouvement de l'espace et une déambulation deviennent alors en soi subversive, dans tous les cas, productrice de sens dans ce jeu d'interférences et de « turbulences ». L'action brève permet d'introduire une vision complexe entre des perceptions et des connaissances parfois antagonistes. Cette action a été conçue moins sur mode « participatif » qu'immersif. L'architecture se conçoit alors « comme art de l'habiter dans la formation d'environnements structurellement instables »⁸⁷.

La recherche-action nous enseigne et cette opération nous le confirme que ce n'est pas l'intervention qui fabrique le laboratoire social, mais des tiers espaces préexistants qui les rendent possibles. Ils sont mis à jour par des formes d'implication et d'exploration dans un aller-retour avec l'élaboration de nouveaux cadres conceptuels susceptibles de les penser. Un laboratoire peut se constituer en « contre espace » dans le cas de l'aéroport de Roissy qui se loge en interstice d'un « hub » lui-même conçu comme laboratoire de contrôle sécuritaire de l'espace. Il peut se concevoir sur le plateau de Sarclay comme le maillage de réseaux qui recompose par la déambulation physique et numérique les différentes couches de l'expérience du territoire dans une unité écosystémique. C'est un tiers paysage qui emprunte à La Courneuve les contre-allées autoroutières délaissées et contribue à la fabrication d'un espace public, soulignant l'appropriation possible pour les habitants d'un « espace du commun ». C'est l'imaginaire d'un « tiers lieu » dans la ville inversée des sous-sols de La Défense qui ouvre la perspective d'espaces intermédiaires comme forme de vie hybride entre habitat et travail.

Autant de figures d'un tiers espace qui échappent aux cartographies et restent dans l'angle mort de la connaissance. Ils préexistent donc dans leurs différentes couches interstitielles physiques, sociales, mentales et peuvent contribuer à l'élaboration d'une architecture fluide recomposant une urbanité. En provoquant des situations inédites, l'opération 24h chrono en confirme l'existence dans la possibilité de les simuler, peut-être de les stimuler. Nous sommes toujours dans l'esprit d'un « art du bricolage » puisque toutes ces expériences sont à la fois soumises aux contingences et détachées d'une commande directe de « faisabilité ». Elles se

⁸⁴ Gilles Delalex (architecte, agence MUOTO, NAJA 08), *Note de restitution de l'action*, 2013.

⁸⁵ La Défense comporte 2500 entreprises et leurs salariés, mais également 20 000 habitants.

⁸⁶ Andrea Urlberger (LRA, Ensa Toulouse), Thierry Kandjee, Sebastien Penfornis (Taktyk), *Note de restitution de l'action*, 2013.

⁸⁷ Nathalie Roseau, « Habiter la grande échelle », in Andrea Urlberger s/dir, *Habiter les aéroports. Paradoxes d'une nouvelle urbanité*, Paris, Metispresses, Coll Vues D'ensemble, 2012, p.91.

forment à partir des matériaux contextuels gardant leur aspect ouvert et non finalisé. Dans ce cas, le processus scientifique ne vise pas à une production finale, mais une mise en visibilité du processus en train de se réaliser.

Les conditions de développement d'une démarche en recherche-action dans la synergie entre production de connaissances et transformations sociales invitent à une poursuite. D'autres cadres seraient nécessaires pour que tous les acteurs impliqués dans ces situations en commençant par les principaux concernés, les usagers de ces espaces, puissent se saisir des enjeux en adoptant une posture réflexive d'acteur-chercheur et être reconnus dans leur capacité d'agir en tant que nouveaux « bâtisseurs ». Il s'agit moins de poursuivre un projet temporaire par un projet à long terme que d'envisager comment ces îlots interstitiels peuvent faire archipel dans une mobilité du passage et de la reliance. C'était la proposition de cette opération : continuer à écrire un récit offrant une autre lecture territoriale sur "comment se fabrique la ville". L'avenir de l'urbanité des métropoles est peut-être dans cette conception fluide de l'architecture qui incorpore de nouveaux dispositifs transdisciplinaires (architecturaux, sociaux, scientifiques, artistique, etc.) qui restituent la place de l'humain au centre dans sa capacité d'initiative et d'expertise (ville apprenante, créativité des territoires, slow mouvement, déplacements actifs, circuits courts d'écodéveloppement, etc.). Derrière toute recherche-action nous trouvons une « sociologie de l'espérance »⁸⁸...

QUELQUES PISTES DE TRAVAIL

Dans sa première partie plus théorique, cet article a invité au dialogue scientifique. Si l'histoire de la recherche-action témoigne de débats conflictuels propres aux enjeux de chaque époque, cette histoire expose également l'intérêt et la richesse d'une démarche plurielle. De même, la recherche-action ne s'oppose pas à ce que serait une forme académique et instituée de la science, elle invite à une pluralité des points de vue où ne prédomine pas une forme scientifique particulière. Cela veut dire que le praticien, le technicien, le citoyen a le droit de poser un regard sur un processus de recherche, d'ouvrir la possibilité d'entrer dans une logique de co-production de connaissances avec ses propres critères de validation. Alors deviennent recevables les approches d'une implication en situation, d'une réflexivité à partir de postures existentielles, d'une prise en compte de la relation du sensible à l'intelligible, d'une complexité non ordonnée.

« Comment peut passer du physique à l'imaginaire, du sensoriel au vécu, de quelle manière peut-on interroger différente spatialité du proche au lointain ? La recherche, c'est élargir le champ de ce mouvement sans être dans l'exhaustivité »⁸⁹.

Dire qu'il existe ainsi d'autres formes de scientificité tout aussi acceptables ne remet pas en cause les postures des uns et des autres, mais invite chacun à faire un pas de côté par rapport à sa posture habituelle, son champ disciplinaire et son outillage méthodologique. C'est dans ce décalage que se logent les processus réflexifs les plus fructueux, s'envisagent de nouvelles formes collaboratives, participatives, coopératives. C'est ce que nous avons proposé dans la seconde partie de l'article à travers la notion d' « architecture fluide » qui se comprend à la fois comme une autre manière de penser la réalité (paradigme) et comme un nouveau dispositif transdisciplinaire (laboratoire social). Nous concluons logiquement dans sans ce dernier chapitre par dresser quelques pistes de travail possibles.

« Nous sommes paysagistes urbanistes, on a des modes opératoires au sein d'une pratique qui essaie de se réinventer à partir de ses propres outils et 24h Chrono, c'est une manière déplacer ou élargir le champ d'action. Il y a possibilité de trouver les conditions d'une expérimentation et fabriquer des passerelles entre les champs théoriques (le savoir pur) et pratiques (l'expérience des praticiens) qui sont d'habitude séparés dans les programmes institutionnels »⁹⁰.

⁸⁸ Henri Desroche, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

⁸⁹ Sébastien Penfornis, architecte (Taktyk), entretien 2013.

⁹⁰ Sébastien Penfornis, op.cit.

L'intérêt de l'opération 24 heures chrono est d'avoir invité à ce décalage dans lequel peut s'immiscer une recherche-action. Même si la forme ne correspond pas à celle du laboratoire social, ce sont des situations éphémères qui pourraient s'engager sur des expérimentations si d'autres moyens étaient accordés.

Par exemple, il aurait été intéressant dans la phase préparatoire que toutes les équipes du projet puissent aménager des espaces-temps collectifs dédiés à la recherche-action sachant que le moment événementiel de 24 heures ne permet pas aux équipes impliquées de suivre les autres actions. Mais rien n'empêche d'ouvrir cette perspective d'un espace-temps réflexif favorisant un partage d'expérience entre chercheurs, partenaires.

Nous allons dans ce sens croiser les problématiques et les démarches et dégager des pistes qui pourraient être reprises ultérieurement. Nous proposons trois pistes pour une recherche-action en architecture fluide : travailler en situation, adopter une posture réflexive, créer un tiers espace.

TRAVAILLER EN SITUATION : LES CONDITIONS DE LA RENCONTRE ET DE LA PARTICIPATION

L'implication in situ permet une hybridation des savoirs. Il s'agit non seulement de capter une parole, mais de la restituer. La parole peut être récoltée dans des situations de rencontres, un récit qui s'élabore en atelier ou en marchant. « Dans Bazar Urbain, il y a une attention du quotidien, des petits usages du quotidien. Ce n'est pas la "symphonie de la grande ville", ce n'est pas la grande la vitesse, mais des petits gestes⁹¹.

C'est raconter un territoire en entrant par l'histoire des personnes. De la parole des habitants émerge un récit collectif qui participe à la construction d'un paysage. « J'ai développé le principe de sentiers urbains où l'on fait des coupes urbaines à partir d'une expérience de la marche. Comment comprendre la ville et sa sédimentation »⁹². Sur un territoire étendu, une nouvelle cartographie peut devenir un outil de la vie publique. Il faut que la carte s'articule avec les dispositifs de mobilité existants et permet de faire découvrir des ressources cachées articulant lieux, sociabilité et population.

« Ici ce n'est pas le côté institutionnel qui est intéressant. C'est plutôt les alliances ou les alliages qui sont proposés. On essaie d'initier les conditions d'une rencontre. Entre la sortie du RER et les navettes hôtel, les bus franciliens arrivent, les salariés déposent leur voiture. On s'installe au milieu, on pose la condition d'un lieu collectif dans un espace qui brasse les flux. C'est notre plate-forme ou camp de base. L'interstice est cet espace entre qui n'existe pas vraiment et que l'on souhaite activer par l'événement. Une contribution de l'intervention est de rendre les espaces dans le domaine public, les représenter, c'est déjà les faire exister »⁹³.

Les conditions de mise en œuvre d'une rencontre renvoient à la question difficile de la création d'un « espace du commun » : à la fois rencontre au sein des équipes dépassant les logiques disciplinaires, rencontre avec les territoires dépassant le cloisonnement entre intervenants et participants, professionnels et publics, enfin rencontre dans l'interface entre processus instituant et institué. Chaque contexte doit s'hybrider.

« La forme est ce qui définit le cadre d'un vivre ensemble. Si on reste dans un entre soi, il n'y a pas de conflit d'usage et donc pas de forme à régler. La recherche-action est en continuité avec mon travail de projeteur, c'est une manière de faire un projet sans qu'il y ait une trop grande emprise du programmatique »⁹⁴.

Cet espace du commun ne peut exister dans la réflexion que s'il existe aussi dans l'action collective, dans la conviction de partager des ressources communes au profit d'un avenir commun, notamment la résolution des problèmes par l'innovation. C'est une manière de dépasser la diversité des statuts et des intérêts parfois contradictoires en expérimentant une nouvelle gouvernance.

⁹¹ Nicolas Texier, architecte, membre du collectif Bazar Urbain, entretien 2013.

⁹² Sabine Chardonnet Darmaillacq, architecte, enseignant-chercheur ENSA Paris Ma laquais, entretien, 2013.

⁹³ Sébastien Penfornis, op.cit.

⁹⁴ Denis Délabre, architecte paysagiste, entretien, 2013.

« Nous ne pourrons jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autres. Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité »⁹⁵. Parler des conditions de la rencontre, c'est réintroduire l'humain au centre des processus, principe de base de toute recherche-action.

Inévitablement se pose la question participative et la place du public – usager. C'est permettre à des populations qui ne se croisent jamais, de se rencontrer grâce à l'outil, on fabrique des espaces publics alors que la tendance est à la privatisation avec des séparations où chacun à son langage sans chercher à savoir ce qui converge sur le territoire.

« Dans la portée des actions in situ, le public est impliqué, car sinon il n'y a pas d'interactions. Les publics sont dans l'action, ils sont autour de l'événement, dans la présentation de la restitution. C'est un protocole d'un architecte de l'espace, paysagiste, plasticien, de documenter des processus et des interactions à l'œuvre sans connaître la forme finale »⁹⁶.

L'implication en situation permet de recueillir des apports à la fois singuliers et multiples, de valoriser des matériaux plus qu'une finalité en apprenant dans la manière dont ils prennent forme et donnent forme à la ville. Cette manière de procéder permet de dépasser le caractère normatif de toute commande.

Effectivement, les registres sociaux des commanditaires et leurs attentes sont différents entre la dimension scientifique et la dimension opérationnelle, les contraintes méthodologiques et les contraintes politiques. Ce cadre n'instruit finalement le débat qu'entre le caractère « réaliste » ou « utopiste » de tel ou tel projet. Les réunions publiques n'engagent alors très peu les acteurs en situations. Ils n'ont pas de prise sur le processus. Les décisions ne reviennent pas au domaine public.

Cette gestion de l'incertitude où l'on part d'un travail sur les matériaux, non sur la commande peut s'apparenter à un « art du bricolage ». Les acteurs n'ont pas une idée précise de ce qui est à produire. « Ne pas savoir soi-même le résultat est intéressant, même si cela peut devenir angoissant. Il s'agit de faire émerger une forme au sens spatial dans laquelle on est impliqué physiquement avec des expériences partagées. Il s'agit de dépister une forme dans un espace informe ». « . Le parking est peuplé de voitures abandonnées et le projet urbain veut résidentialiser ce parking, l'entourer de grille alors que des personnes le parcourent »⁹⁷.

Nous invoquons dans ce sens la notion de « tiers espaces » pour insister sur la dimension du « tiers ». Elle est importante pour prendre en compte une complexité au-delà de la dualité intervenant / population, parlant/ écoutant, expert /profane. Le travail en commun sur des matériaux peut jouer le rôle d'une médiation de la forme : matériaux sonores, vidéos, photographiques, les récits biographiques et les récits de lieux, objets usuels, matériaux concrets récoltés constituent autant de fragments de ville. Une nouvelle cartographie humaine peut alors se concevoir entre le paysage subjectif et les relevés objectifs.

ADOPTER UNE POSTURE RÉFLEXIVE : LE PRINCIPE DU DÉCALAGE ET DE LA MULTIRÉFÉRENTIALITÉ

Nous l'avons relevé à plusieurs reprises, adopter une posture réflexive conduit à opérer un décalage dans les postures socioprofessionnelles et par conséquent un décalage dans les logiques d'ingénierie de projet. Le décalage est ce qui permet de mettre en correspondance, trouver un langage commun transdisciplinaire.

Convoquer l'artiste au sein de l'expérimentation peut être une manière de provoquer ce décalage et comprendre le point de vue de l'autre. Des correspondances peuvent s'établir entre art et architecture. « De plus en plus les artistes sont connectés à la conception de l'aménagement urbain. L'art peut publier du savoir sur l'espace à travers une action. Les artistes sont dans une perspective d'ouverture plutôt que d'encrage. Cela dépasse le site et leur proposition d'intervention dans une réflexion urbaine plus générale. Dans ce croisement

⁹⁵ Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974

⁹⁶ Sébastien Penfornis, *op.cit.*

⁹⁷ Denis Délabre, *op.cit.*

chacun est placé dans une perspective différente que son champ habituel. Chaque artiste a un propos qui relève de sa propre pertinence, mais n'efface pas les conditions d'une conversation entre les acteurs et un public différencié. On ne classe pas les gens en fonction de leur formation. L'art permet une production décalée qui prend sa source dans des pratiques artistiques et qui produit un savoir que d'autres démarches ne peuvent pas »⁹⁸.

Le décalage, en se prenant comme propres matériaux de recherche permet de s'extirper d'une forme disciplinaire normative dans laquelle nous sommes cloisonnés. Est-ce que l'on peut parler de production scientifique, artistique et sociale dans le sens où un public est sollicité pour participer à l'œuvre ? Le public n'est pas choisi ou prédéterminé à recevoir une œuvre, il est en transit.

Nous sommes alors plus dans l'ordre d'une multiréférentialité que d'une interdisciplinarité : mettre en correspondance et en résonance des éléments de différents champs, c'est une démarche plus transversale que verticale. On rejoint la dimension collaborative du laboratoire social quand la terminologie et les compétences mobilisées ne sont plus de l'ordre d'une identité sectorielle, mais peuvent être appropriées par tous.

« Comment le savoir se produit par rapport à l'expérimentation ? Dans notre équipe, certains viennent de l'histoire de l'art, d'autres du paysage ou du jardin. Nous sommes déjà transversaux dans les pratiques et les approches. On fait des recherches par le projet. C'est la confrontation entre l'espace rugueux et l'espace lisse. Dans les échanges les choses s'amendent, les places bougent, les termes parlent à tout le monde, tout en restant un espace ouvert à partir de mot-clef dont chacun à sa propre définition et qui tient le projet. C'est "pointer", sans "fermer" »⁹⁹.

Il y a une condensation et une tension particulière entre les dimensions spatiales, sociales et mentales. Induire un décalage dans les postures conduit à décaler une logique de projet vers de nouveaux espaces d'expérimentation. Une sensibilisation à la sociologie de l'intervention serait nécessaire pour indiquer comment ce principe de décalage participe à une méthodologie cohérente de recherche-action bien qu'elle se distingue de l'ingénierie de développement local.

D'une certaine manière l'opération 24h Chrono ouvre cette possibilité puisque les équipes ont travaillé sans commande précise en termes de production, confirmant que la qualité du travail n'est pas liée au fait qu'il y ait une commande ou non. Comment mobiliser des méthodes sur un territoire sans projets, sans commandes ? Les intervenants de l'opération 24h Chrono ne sont pas « missionnés » sur les territoires dans un cadre partenarial. Ils sont donc renvoyés à la posture de l'acteur-chercheur devant légitimer sa démarche dans un processus « bottom to up ». C'est une approche qui favorise une compréhension de la ville par ceux qui la parcourent, autrement dit, la maîtrise d'usage d'un « chercheur du paysage ».

Bien souvent, les opérateurs sont détachés des visions des populations. Ils se retrouvent dans des logiques isolées avec leur propre rythme et leur propre langage (gestionnaires de l'espace public, gare, etc.). Le mouvement « bottom to up » renverse la chaîne de décision. C'est à partir des communautés d'intérêts que l'on peut apporter de nouvelles approches.

En apparence, il y a contradiction entre les conditions imposées par l'opération et l'espace-temps habituel d'un projet en milieu urbain. Une intervention ponctuelle dans l'espace public, limitée à quelques heures s'apparente plus à une performance qu'à un projet de développement. Il y a le décalage de temporalité entre cette logique événementielle et une logique de développement. D'autre part, le milieu de l'architecture s'inscrit dans une logique de projet qui impose son rythme de travail. La recherche s'inscrit dans une position réflexive et plus critique par rapport aux projets. Il y a des rythmes et des intérêts de production différents.

⁹⁸ Andrea Urlberger, architecte, Docteur en esthétique, sciences et technologies des arts, entretien, 2013.

⁹⁹ Sébastien Penfornis, op.cit.

Mais nous pouvons très bien concevoir ce « décalage » spatio-temporel comme un outil méthodologique pour décrire comment se fabrique la réalité. Quand Denis Delbaere intervient aux « 4000 Nord » à La Courneuve pour indiquer que « la mobilité urbaine engendre autant de mobilité que d'immobilité », cette proposition provoque un décalage en mettant en visibilité des « contre-espaces » symboliques et physiques symptomatiques des blocages générés par les politiques de mobilité ou de circulation, par exemple l'effet de coupure de l'autoroute du Nord entre la cité des 4000 et le parc de la Courneuve.

En éclairant sous un certain angle la problématique de la mobilité, comment permettre aux acteurs d'être coproducteurs d'un processus et non de simples spectateurs ? C'est donc à un autre récit auquel invite le décalage par l'intervention : « Mettre en tension par le biais d'une fiction, cette contre-allée qui longe l'autoroute pourrait constituer une voie d'accès à la capitale et constituer un désenclavement du quartier. La promenade se termine par une butte sur laquelle devrait s'appuyer une passerelle enjambant l'autoroute vers le parc »¹⁰⁰.

L'utilisateur est plus souple et plus malin, il fabrique des réponses qui échappent aux structures instituées. Il y a par exemple une auto-organisation dans les situations de crise. Des réseaux sociaux se créent et l'information devient une nouvelle strate d'action sur l'espace et la vie urbaine. On peut alors imaginer un d'outils numériques ouverts et collaboratifs permettant de partager un gisement de ressources commun sur un territoire culturel, scientifique, service du quotidien comme les « cartes ouvertes ». Un relevé et une évaluation des terrains à partir des projets numériques renouvellent le regard sur la ville. « Il y a tout ce qui relève des réseaux sociaux sur les représentations des territoires avec des modes d'usage différent. L'enjeu se place au niveau de la gestion des données. C'est un enjeu de gouvernance entre les structures de transport, les gestionnaires publics, les collectivités territoriales, les opérateurs de communications, chacun à ces données séparées »¹⁰¹.

Une autre articulation est possible entre les récits urbains et les transformations des lieux qui vont occasionner ainsi en boucle de nouveaux récits. C'est un espace ouvert de conception qui fait émerger une pluralité de projets. Ainsi, la mise en scène fictionnelle rend lisible le quotidien « infra-ordinaire » d'une déambulation qui échappe au spectre de visibilité. Comment cette fiction peut-elle entrer en synergie avec le projet urbain ? À l'imaginaire des acteurs s'oppose une vision techniciste ou technocratique, comment libérer un imaginaire génère un nouveau champ du possible ?

« Le mode opératoire est un corpus de connaissance. En quoi l'opération mobilise de nouveaux modes opératoires qu'on n'a jamais testés au sein de la pratique conventionnelle ou habituelle ? Cela déporte les outils, cela renvoie aux transformations. Quelles sont les manières de fabriquer un site ou des sites. C'est une méthodologie de questionnement qui va plus loin que le cadre de la commande. La feuille de route est une série de questions qui permet de choisir son positionnement »¹⁰².

CRÉATION D'UN TIERS ESPACE POUR INVENTER DE NOUVEAUX DISPOSITIFS

Cette approche par le terrain de « paysagiste-architecte » est celle d'une expérimentation qui n'entre pas dans le cadre opérationnel classique. Sans traduction d'une pensée de la pratique de l'espace articulée à une démarche de recherche-action, la rencontre avec les collectivités territoriales et les aménageurs urbains, les bailleurs, les services cultures devient difficile. Les acteurs locaux risquent de se considérer comme simplement instruments au bénéfice d'une opération qu'ils ne maîtrisent pas, sans pouvoir réinvestir les acquis sur leur terrain.

¹⁰⁰ Denis Délabre, op.cit.

¹⁰¹ Sabine Chardonnet Darmaillacq, op.cit.

¹⁰² Sébastien Penfornis, op.cit.

L'expérimentation apparaît d'autant moins valorisante pour les partenaires que les moyens initiaux accordés sont faibles. Si l'absence de moyens peut conforter l'impression d'un aspect « bricolé », une réalisation épurée peut au contraire inciter à une démarche inventive et collaborative à partir des matériaux disponibles.

Apparemment, une telle démarche semble créer plus de problèmes qu'elle n'apporte de réponses. Néanmoins, en posant un autre regard sur sa pratique prise comme matériau de recherche, s'ouvrent de nouvelles perspectives en termes de dispositif et de prise en compte d'une complexité. Ce qui peut être perçu comme une incomplétude et une fragilité révèle au contraire un savoir-faire et un savoir-être. Cette manière de procéder, certes non académique, dégage de nouvelles compétences situationnelles qui peuvent directement être réinjectées dans un processus collectif.

« On tente quelque chose qui est à visage multiple sur des territoires différenciés, cette légèreté du dispositif peut donner collectivement de nouvelles pistes sur des modes opératoires comme sur des postures institutionnelles qui sont généralement lourdes. Aux Pays-Bas, il y a une reconnaissance de la culture comme levier. Il y a une politique de l'émergence avec une dissimilation des pratiques sans un mode de subvention unique »¹⁰³.

Dans une logique de projet classique sont déclarées des intentions et des finalités où chacun est cantonné dans son champ disciplinaire. Alors que dans le processus expérimental éprouvé par le décalage, l'important est moins le but à atteindre en termes de « livraison » que la création d'un « espace libéré » induisant la possibilité pour les acteurs comme pour les intervenants de faire un « pas de côté » vis-à-vis de leur posture et leur statut, notamment en jouant entre les rôles d'agent, d'acteur et d'auteur.

Cette position inconfortable de se retrouver dans un espace interstitiel non reconnu ou validé peut paradoxalement engager un processus réflexif fructueux puisque nous sommes inévitablement obligés de remettre en question les cadres habituels de pensée et d'action en cherchant une légitimation par l'expérimentation sociale. Finalement, n'est-ce pas le propre de toutes formes innovatrices ? Elles partent rarement des cadres institués, mais finissent par renforcer un processus instituant.

« Dans la chronologie de projet, il y a ce qui est en amont et en aval. Là ce qui est intéressant, on interroge des espaces, des rapports à l'espace, des échelles, des simultanités, des clichés. L'action a des limites et des contraintes. La place du corps dans l'espace est une entrée transversale, la place des sens, le déplacement, les mobilités comme être dans le monde à travers l'espace aéroportuaire comme territoires au pluriel. Après il y a la difficulté d'intervenir liée à la spécificité de ce type de territoire. On parle d'infiltration comme mode opératoire, comme possibilité d'une action, sur comment agir. Avec les personnalités de chacun, faire l'expérience de l'espace aéroportuaire avec ses propres possibilités et convoquer un public à la partager »¹⁰⁴.

L'opération 24h Chrono est-elle une représentation virtuelle en termes de mobilité d'un « monde multicouche » juxtaposant des expériences qui ne se rencontrent pas ou propose-t-elle un partage des espaces pratiques des espaces ? Répondre à cette question nécessite de changer de paradigme, car sans nouveaux cadres de pensée l'expérimentation aboutit à une impasse. C'est ce que nous évoquons à travers la forme idéal-typique d'une « architecture fluide ».

L'espace ouvert par 24 heures Chrono s'apparente à une « zone autonome temporaire » : « Zones », puisqu'il s'agit d'une action sur un territoire délimité ; « temporaire » puisque l'action n'a pas pour but de se prolonger et « autonome » puisque l'action n'est pas missionnée par un partenariat local et elle est donc indépendante des logiques d'ingénierie de projet. Cette zone temporaire peut aider à définir des tiers espaces. Il peut alors trouver son propre langage et se définir indépendamment du champ classique de la recherche d'un côté de l'action de l'autre. Il peut se négocier comme un dispositif opérationnel autant social que scientifique. C'est

¹⁰³ Sébastien Penfornis, op.cit.

¹⁰⁴ Sébastien Penfornis, op.cit.

alors que devient possible l'appropriation de cet espace partout et par tous puisque les codes source ne sont pas la propriété d'une catégorie de professionnels ou de techniciens.